

Katherine

Mansfield

Le nid de colombes

Stock

Katherine

Mansfield

Le nid de colombes

Stock

*KATHERINE MANSFIELD*

LE NID DE COLOMBES

LA MAISON DE POUPÉES  
VOYAGE DE NOCES  
UNE TASSE DE THÉ  
LA MOUCHE  
LE CANARI  
HISTOIRE D'UN HOMME MARIÉ  
CIEL SEREIN  
UNE MAUVAISE IDÉE  
VEUVE

*TRADUCTION DE MARGUERITE FAGUER*

## LA MAISON DE POUPÉES

Quand cette bonne vieille Mme Hay rentra en ville, après son séjour chez les Burnell, elle envoya aux enfants une maison de poupées. Cette maison était si grande que le charretier et Pat la portèrent dans la cour, et elle y resta, posée sur deux caisses, près de la porte de la salle à manger. Il ne pouvait lui arriver aucun dommage, c'était l'été ; et peut-être l'odeur de peinture aurait-elle disparu quand le moment viendrait de la rentrer. Vraiment, l'odeur de peinture qui s'exhalait de cette maison de poupées (certes, c'était gentil à la vieille Mme Hay, on ne peut plus gentil et généreux d'avoir envoyé ce cadeau !)... mais cette odeur aurait suffi à indisposer gravement n'importe qui ; c'était du moins l'avis de tante Béryl, avant même que le paquet fût déballé.

Et ensuite !...

La maison de poupées se dressait donc dans la cour.

Elle était d'un vert épinard, sombre, huileux. Ses deux petites cheminées solides, collées au toit, étaient peintes en rouge et blanc ; la porte, luisante de vernis jaune, ressemblait à un caramel. Quatre fenêtres, de vraies fenêtres, étaient divisées en carreaux par une large bande de vert. Il y avait même un porche minuscule, peint en jaune ; de gros morceaux de peinture coagulée pendaient au bord.

Un amour, un amour de petite maison ! Qui donc pouvait se plaindre de l'odeur ? Elle faisait pour ainsi dire partie de la joie, de la nouveauté.

« Ouvrez-la vite !... quelqu'un ! »

Le crochet fixé sur le côté tenait bien. Pat le fit sauter avec son couteau ; tout le devant de la maison bascula et, soudain, on put contempler à la fois le salon, la salle à manger, la cuisine et les deux chambres à coucher. C'est ainsi qu'une maison doit s'ouvrir. Pourquoi toutes les maisons ne s'ouvrent-elles pas de cette façon ? C'est bien plus amusant que d'apercevoir, par une porte entrebâillée, un pauvre petit vestibule, avec un portemanteau et deux parapluies ! Vous désirez connaître toute la maison, n'est-ce pas, quand vous posez la main sur le marteau ? Peut-être est-ce ainsi que Dieu ouvre les

maisons, au cœur de la nuit, quand il fait tranquillement son petit tour, en compagnie d'un ange...

Les petites Burnell poussèrent un « oh ! » prolongé qui ressemblait à un cri de désespoir. C'était trop merveilleux, c'en était trop ! Elles n'avaient jamais rien vu de semblable.

Toutes les chambres étaient tapissées de papier. On voyait sur les murs des tableaux, peints sur le papier, entourés de cadres en or, irréprochables. Un tapis rouge recouvrait tous les planchers, sauf dans la cuisine. Et il y avait des chaises de peluche, rouge dans le salon, verte dans la salle à manger, des tables, des lits recouverts de vrais draps, un berceau, un poêle, un buffet où étaient posées de minuscules assiettes et une grosse cruche. Mais ce que Kézia aimait par-dessus tout, ce qu'elle aimait à la folie, c'était la lampe. Une exquisite petite lampe couleur d'ambre, surmontée d'un globe blanc, qui se dressait au milieu de la table, dans la salle à manger. Elle était même remplie, toute prête à être allumée, mais naturellement on ne pouvait pas l'allumer. Il y avait à l'intérieur un liquide qui ressemblait à de l'huile et remuait lorsqu'on agitait la lampe.

Le père et la mère poupées étaient dans le salon, étendus tout raides, comme évanouis ; leurs deux petits enfants dormaient au premier étage. A vrai dire, ils étaient trop gros pour la maison de poupées, ils ne paraissaient pas chez eux. Mais la lampe était idéale. Elle semblait sourire à Kézia, elle semblait dire : « J'habite ici. » Elle était vraie.

Les petites Burnell se dirigèrent vers l'école, le lendemain matin, de toute la vitesse de leurs jambes. Un désir brûlant les animait : raconter à tout le monde, décrire leur maison de poupées, disons le mot, s'en vanter, avant l'heure de la cloche.

« C'est moi qui raconterai, dit Isabel, parce que je suis l'aînée ; vous pourrez continuer ensuite, mais c'est moi qui raconterai la première. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Isabel était autoritaire mais elle avait toujours raison. Lottie et Kézia, connaissant trop bien la valeur du droit d'aînesse, foulaient en silence les épaisses touffes de boutons d'or qui bordaient la route.

« Et c'est moi qui choisirai celles qui viendront la voir en premier. Maman

me l'a permis. »

Il était convenu qu'elles inviteraient les petites filles de l'école, deux par deux, à venir regarder la maison. Pas à goûter naturellement, ni à courir partout, mais simplement à rester sagement dans la cour, pendant qu'Isabel leur montrerait les beautés de la maison de poupées et que Lottie et Kézia regarderaient d'un air content...

Elles se hâtaient de leur mieux mais, au moment où elles atteignaient la palissade goudronnée de la cour des garçons, la cloche retentissait déjà. Elles n'eurent que le temps d'ôter prestement leurs chapeaux et de se mettre en rangs avant l'appel. Tant pis ! Isabel essaya de se dédommager en prenant un air très important, très mystérieux et en chuchotant, derrière sa main, à ses voisines : « Quelque chose à vous dire à la récréation ! »

L'heure de la récréation arrivée, les petites filles de sa classe se battirent presque à qui l'enlacerait, l'entraînerait à l'écart, la flatterait, serait son amie intime. Elle tint une vraie cour sous les grands pins qui bordaient le terrain de jeux. Les fillettes se poussaient du coude en riant et se pressaient autour d'elle. Seules, deux enfants restaient à l'écart – ces deux-là étaient toujours à l'écart – c'étaient les petites Kelvey. Pour rien au monde elles ne se seraient approchées des Burnell.

Le fait est que l'école où allaient les petites Burnell n'était pas du tout le genre d'établissement que leurs parents auraient choisi s'ils avaient pu choisir. Mais il n'y en avait pas d'autre ; cette école était la seule à des milles à la ronde. En conséquence, tous les enfants du voisinage, les petites filles du juge, les filles du docteur, les enfants de l'épicier et ceux du laitier étaient forcés de se mêler. Et, pour comble, l'école comptait un nombre égal de vilains petits gamins mal élevés. Il fallait pourtant bien établir une limite. Les Kelvey marquaient la limite. Nombre de fillettes, y compris les Bumell, n'avaient même pas la permission de leur adresser la parole. Elles passaient, la tête haute, près des Kelvey et, comme elles lançaient la mode en ce qui concernait les usages, tout le monde fuyait les Kelvey.

La maîtresse elle-même prenait une voix particulière quand elle leur parlait et avait un sourire particulier à l'adresse des autres enfants quand Lil Kelvey s'approchait du pupitre en portant un bouquet de fleurs affreusement

vulgaires.

C'étaient les filles d'une petite blanchisseuse, active et laborieuse, qui faisait des journées à domicile. Situation déjà assez choquante. Quant à M. Kelvey, où vivait-il ?

Nul ne le savait avec certitude, mais, au dire de tous, il était en prison. C'étaient donc les filles d'une blanchisseuse et d'un gibier de potence. Jolie compagnie pour les enfants des autres ! Et elles en avaient bien l'air. On s'expliquait difficilement pourquoi Mme Kelvey les habillait d'une manière aussi voyante. En réalité, elle taillait leurs vêtements dans des « bouts » donnés par les personnes qui l'employaient. Lil, par exemple, qui était une grosse fille laide, au visage couvert de taches de rousseur, venait en classe vêtue d'une robe faite dans un tapis de table en serge verte, qui avait appartenu aux Burnell ; les manches de peluche rouge provenaient de rideaux envoyés par les Logan. Son chapeau, perché au sommet de son grand front, était un chapeau de grande personne ; il avait appartenu à Mlle Lecky, la receveuse des postes. Il était relevé derrière et orné d'une grande plume rouge. Comme elle était fagotée !... Impossible de ne pas rire. Sa petite sœur, notre Else, portait une longue robe blanche, qui ressemblait à une chemise de nuit, et une paire de bottines de garçonnet.

Quoi qu'elle eût porté d'ailleurs, notre Else aurait eu l'air étrange. C'était une petite enfant rabougrie, aux cheveux courts, aux yeux énormes, solennels – une petite chouette blanche. Nul ne l'avait jamais vue sourire, elle ne parlait presque jamais. Elle allait dans la vie, cramponnée à Lil. Où allait Lil, notre Else la suivait. Dans la cour de récréation, sur la route, dans leurs trajets entre la maison et l'école, Lil marchait en avant et notre Else suivait, cramponnée à sa sœur. Quand elle voulait quelque chose, quand elle était hors d'haleine, notre Else donnait à Lil une secousse, tirait sa jupe ; Lil s'arrêtait, se retournait. Les Kelvey se comprenaient immanquablement.

Elles planaient, maintenant, en marge du groupe ; on ne pouvait pas les empêcher d'écouter.

Quand les petites filles se retournaient pour leur faire des grimaces, Lil, selon son habitude, souriait de son sourire niais et timide, mais notre Else se contentait de regarder.

La voix d'Isabel, pleine de fierté, continuait de raconter. Le tapis fit grande sensation ainsi que les lits garnis de vrais draps, et le fourneau avec une porte pour le four.

Quand elle eut fini, Kézia s'écria : « Tu as oublié la lampe, Isabel.

– Oh ! oui, dit Isabel, il y a une toute petite lampe, en verre jaune, avec un globe blanc ; elle, est posée sur la table de la salle à manger. On jurerait une vraie lampe.

– La lampe est ce qu'il y a de plus beau ! » s'écria Kézia.

Elle trouvait qu'Isabel ne faisait pas assez grand cas de la lampe. Mais personne ne prit garde à elle. Isabel était en train de choisir les deux petites filles qui rentreraient avec elles ce soir-là pour voir la maison. Elle désigna Emmie Cole et Léna Logan. Quand les autres apprirent qu'elles avaient toutes une chance d'y aller, elles rivalisèrent de gentillesse pour Isabel. L'une après l'autre, elles l'enlaçaient, l'entraînaient à l'écart. Elles avaient quelque chose à lui dire .tout bas, un secret : « Isabel est mon amie ! »

Seules, les petites Kelvey s'éloignèrent oubliées ; elles n'avaient rien de plus à entendre.

Les jours passaient ; le nombre des enfants qui avaient vu la maison allait croissant, sa renommée grandissait. Elle était devenue l'unique sujet de conversation, elle faisait fureur. On ne demandait plus que : « Avez-vous vu la maison de poupées des Burnell ? Oh ! n'est-ce pas qu'elle est jolie ? » « Vous ne l'avez pas vue ? Oh, par exemple ! »

On en parlait même pendant tout le déjeuner. Les petites filles s'asseyaient sous les pins pour manger leurs sandwiches de mouton et leurs grosses tranches de galette de maïs beurrées. Les Kelvey, assises le plus près possible, écoutaient aussi. Notre Else était cramponnée à Lil et toutes deux mangeaient leurs sandwiches au jambon, qu'elles tiraient d'un journal parsemé de grosses taches rouges.

« Maman, dit un jour Kézia, est-ce que je peux inviter les Kelvey, rien qu'une fois ?

– Bien sûr que non, Kézia !

– Mais pourquoi ?

– Sauve-toi, Kézia, tu sais très bien pourquoi. »

A la fin, toutes l’avaient vue, sauf elles. Un jour, la conversation languissait un peu ; c’était l’heure du déjeuner.

Les enfants étaient groupées sous les pins et, soudain, en regardant les Kelvey manger sur leur journal, toutes seules comme toujours, écoutant comme toujours, il leur prit envie d’être très méchantes avec elles. Emmie Cole commença à chuchoter :

« Lil Kelvey sera domestique plus tard.

– Oh, quelle horreur ! » dit Isabel Burnell en lançant des œillades à Emmie.

Emmie avala sa salive d’une manière très significative et hocha la tête en regardant Isabel, comme elle avait vu faire à sa mère en pareille occurrence.

« C’est vrai – c’est vrai – c’est vrai ! » dit-elle.

Les petits yeux de Léna Logan eurent une mauvaise lueur.

« Si je le lui demandais ? murmura-t-elle.

– Je parie que tu n’oses pas, dit Jessie May.

– Peuh ! je n’ai pas peur ! » dit Léna.

Soudain, elle poussa un petit cri aigu et se mit à danser devant les autres.

« Regardez, regardez-moi ! Regardez-moi maintenant ! » dit-elle.

Et, faisant des glissades, esquissant des pas, traînant un pied, riant sous cape, elle s’approcha des Kelvey.

Lil leva les yeux. Elle serra vivement les restes de son dîner. Notre Else s’arrêta de mastiquer. Qu’allait-il se passer ?

« Est-ce vrai que tu seras domestique plus tard, Lil Kelvey ? » cria Léna d’une voix perçante.

Silence de mort. Au lieu de répondre, Lil sourit de son sourire niais et timide. La question semblait la laisser complètement indifférente. Quelle

déconvenue pour Léna !

Les petites filles commençaient à ricaner.

Léna ne put supporter cela. Elle mit les poings sur les hanches, bomba le torse.

« Oui, votre père est en prison ! » siffla-t-elle méchamment.

C'était si prodigieux d'avoir dit cela que les petites filles s'enfuirent en masse, dans un état d'excitation profonde. Elles étaient folles de joie. L'une d'elles trouva une longue corde et elles se mirent à sauter. Jamais elles n'avaient sauté si haut, jamais elles n'étaient entrées dans la corde ni sorties si vite, jamais elles n'avaient accompli prouesses si audacieuses !

Dans l'après-midi, Pat vint chercher les Burnell avec la voiture et les ramena à la maison. Il y avait des visites.

Isabel et Lottie, qui aimaient les visites, montèrent changer de tablier, mais Kézia sortit par la porte du fond, à la dérobée.

Personne alentour. Elle commença à se balancer sur les grandes barrières blanches de la cour. Bientôt, en contemplant la route, elle aperçut deux petits points. Ils grossissaient, ils approchaient. Elle put les distinguer.

L'un d'eux allait en avant, l'autre suivait de près. Elle reconnut les Kelvey. Kézia cessa de se balancer, elle se laissa glisser de la barrière, comme prête à s'enfuir. Puis elle hésita. Les Kelvey approchaient, et à leur côté avançaient leurs ombres, très longues, barrant la route, la tête passant sur les boutons d'or. Kézia remonta sur la barrière qu'elle fit glisser vers l'extérieur ; sa résolution était prise.

« Bonjour ! » dit-elle aux Kelvey au moment où elles passaient.

Elles furent tellement abasourdies qu'elles s'arrêtèrent.

Lil sourit de son sourire niais. Notre Else ouvrit de grands yeux.

« Vous pouvez venir voir notre maison de poupées si vous voulez », dit Kézia en traînant le bout de son pied par terre.

Lil devint toute rouge et hocha vivement la tête.

« Pourquoi pas ? » reprit Kézia.

Lil resta bouche bée, puis elle dit :

« Vot' maman a dit à not' maman qu'i fallait pas que vous nous parliez.

– Oh ! bon !... » fit Kézia.

Elle ne savait trop que répondre.

« Ça ne fait rien. Vous pouvez quand même venir voir notre maison de poupées. Venez donc, personne ne regarde. »

Mais Lil hocha la tête encore plus énergiquement.

« Vous ne voulez pas ? » demanda Kézia.

Soudain Lil sentit une secousse, on tirait sa jupe.

Elle se retourna ; notre Else la regardait avec de grands yeux suppliants, elle fronçait les sourcils, elle voulait y aller. Un instant, Lil regarda notre Else d'un air hésitant.

Celle-ci tirailla de nouveau sa jupe.

Lil fit un pas en avant. Kézia les fit entrer. Comme deux petits chats égarés, elles traversèrent la cour à sa suite et s'approchèrent de la maison de poupées.

« La voici », dit Kézia.

Il y eut un silence. Lil poussa un profond soupir, presque un ronflement. Notre Else resta pétrifiée.

« Je vais vous l'ouvrir », dit Kézia aimablement.

Elle défit le crochet, et leurs regards plongèrent à l'intérieur.

« Voici le salon et la salle à manger, et voilà...

– Kézia ! »

Ah, quel bond elles firent !

« Kézia ! »

C'était la voix de tante Béryl. Elles se retournèrent.

Tante Béryl était debout sur le pas de la porte ; elle regardait, n'en

pouvant croire ses yeux.

« Comment oses-tu faire entrer les petites Kelvey dans la cour ? dit-elle d'une voix glaciale, furieuse. Tu sais très bien que tu n'as pas la permission de leur parler. Sauvez-vous, enfants, sauvez-vous tout de suite. Et ne revenez plus ! » dit tante Béryl. I

Elle s'avança dans la cour et les chassa devant elle comme des petits poulets.

« Dehors ! tout de suite ! » cria-t-elle, glaciale et fière.

Elles ne se le firent pas dire deux fois. Brûlantes de honte, serrées l'une contre l'autre, Lil marchant à pas précipités comme sa mère, notre Else l'air hébété, elles traversèrent la grande cour et se glissèrent dans l'entre-bâillement des barrières blanches.

« Vilaine petite désobéissante ! » dit tante Béryl sur un ton sévère à Kézia, en refermant violemment la maison de poupées.

L'après-midi avait été épouvantable. Une lettre de Willie Brent, terrifiante, menaçante, était venue annoncer que si elle n'allait pas le retrouver, le soir même, à Pulman's Bush, il viendrait à la porte de la maison demander des explications. Mais d'avoir fait peur à ces deux petites souris et bien grondé Kézia, elle se sentait maintenant le cœur plus léger. Cette horrible oppression avait disparu.

Elle rentra dans la maison en fredonnant.

Quand les Kelvey furent loin de chez les Burnell, elles s'assirent pour se reposer, au bord du chemin, sur un gros tuyau d'égout peint en rouge. Les joues de Lil étaient encore brûlantes ; elle ôta son chapeau à plumes et le posa sur ses genoux. Rêveuses, toutes deux regardaient, pardessus les prés, au-delà du ruisseau, les oseraies où les vaches des Logan attendaient qu'on vînt les traire. A quoi pensaient les petites Kelvey ? Au bout d'un instant, notre Else se blottit contre Lil. Elle avait oublié la dame en colère. Elle avança un doigt et caressa la plume de sa sœur ; puis, souriant de son sourire si rare :

« J'ai vu la 'tite lampe », dit-elle doucement.

Et de nouveau, elles se turent.



## VOYAGE DE NOCES

Et quand ils sortirent de chez la dentellière, leur cocher et la voiture qu'ils appelaient leur voiture, les attendaient sous un platane. Quelle chance ! N'était-ce pas une vraie chance ? Fanny pressa le bras de son mari. « Il semble que de pareilles choses nous arrivent constamment depuis que nous sommes... à l'étranger. Tu ne trouves pas ? » Mais Georges, debout sur le bord du trottoir, leva sa canne et poussa un « Hi » retentissant. Il avait une curieuse façon de héler les voitures. Fanny en était parfois un peu gênée, mais les cochers ne semblaient pas s'en offusquer. C'était sans doute très bien. Ces gros cochers souriants avaient bon caractère, ils serraient le petit journal qu'ils étaient en train de lire, enlevaient prestement au cheval sa couverture de coton et attendaient les ordres.

« Dis donc, si nous allions prendre le thé à l'endroit où se trouve le vivier à homards, veux-tu ? dit Georges, aidant Fanny à monter.

– Oh, oui ! » s'écria Fanny avec ferveur. Elle s'assit au fond de la voiture. Pourquoi donc, songeait-elle, Georges a-t-il une façon de présenter les choses qui les rend si attrayantes ?

« Bien, dit-il en s'asseyant à côté d'elle. Allez ! » cria-t-il gaiement et ils partirent.

La voiture allait, rapide, légère, sous l'ombre verte et or des platanes, par les petites rues au parfum de citron et de café frais. Ils traversèrent la place ; autour de la fontaine, les femmes, portant leurs cruches d'eau, interrompirent leur bavardage pour les regarder passer. Ils dépassèrent le café aux parasols roses et blancs, aux tables vertes, aux siphons bleus et tournèrent pour gagner le bord de mer.

Un vent léger et chaud courait sur l'immensité, il vint toucher Georges, il parut s'attarder sur Fanny, tandis que tous deux contemplaient l'eau éblouissante. Et Georges s'écria : « C'est réjouissant, tu ne trouves pas ? » Fanny, l'air rêveur, dit, comme elle le répétait au moins vingt fois par jour depuis qu'ils étaient... à l'étranger : « C'est extraordinaire, n'est-ce pas, de penser que nous sommes ici, tout seuls, loin de tout le monde ? Personne

pour nous dire de rentrer, personne pour nous donner d'ordres, excepté nous.  
»

Georges avait renoncé depuis longtemps à répondre :

« Extraordinaire ! » Généralement il se contentait de l'embrasser. Cette fois, il lui prit la main, la fourra dans sa poche, et, lui serrant les doigts, il dit : « J'avais coutume d'avoir une souris blanche dans ma poche quand j'étais gamin.

– C'est vrai ? dit Fanny qui s'intéressait immensément à tout ce que Georges avait jamais pu faire. Tu aimais beaucoup les souris blanches ?

– Assez », dit Georges sans conviction. Il regardait quelque chose s'agiter là-bas, derrière l'échelle des bains.

Soudain il fit presque un bond sur la banquette : « Fanny, s'écria-t-il, il y a un individu qui se baigne là-bas. Vois-tu ?

Je ne me doutais pas qu'on avait commencé, cela m'a manqué tous ces jours-ci. » Georges dévorait des yeux la face rougie du baigneur, ses bras rougis ; il ne pouvait en détacher son regard. « En tout cas, murmura-t-il, rien au monde ne m'empêchera d'y aller demain matin. »

Fanny sentit le cœur lui manquer. Elle avait entendu parler, tant de fois, des dangers épouvantables que présentait la Méditerranée. Un vrai guet-apens, cette belle Méditerranée perfide. Elle était étendue, pelotonnée devant eux et ses pattes blanches, soyeuses, caressaient la pierre d'un mouvement régulier...

Mais Fanny avait résolu, longtemps avant son mariage, qu'elle ne serait jamais de ces femmes qui entravent les plaisirs de leur mari. Elle dit simplement, d'un air détaché :

« Je pense qu'il faut bien connaître les courants, tu ne crois pas ?

– Oh, je ne sais pas, dit Georges ; quand il s'agit de danger, les gens racontent tant de balivernes. »

A ce moment, ils longeaient, du côté opposé à la mer, un grand mur couvert d'héliotropes en fleurs. Fanny leva son petit nez : « Oh, Georges, murmura-t-elle, quel parfum !

C'est divin !...

– Chic villa, dit Georges. Regarde, on l'aperçoit à travers les palmiers.

– Tu ne trouves pas que c'est un peu grand ? » dit Fanny. Elle ne pouvait pas s'empêcher de voir, en chaque villa, une habitation possible pour elle et Georges.

« Évidemment il faudrait être très nombreux pour y séjourner longtemps, répondit Georges. Ce serait mortel autrement ! Mais c'est épatant. Je me demande à qui elle appartient. » Du bout de sa canne, il toucha le dos du cocher.

Le cocher, nonchalant et souriant, qui n'en savait rien du tout, répondit, comme il faisait toujours en pareille occurrence, que cette maison appartenait à une riche famille espagnole.

« Des masses d'Espagnols sur cette côte », remarqua Georges en se rasseyant au fond de la voiture. Ils se turent jusqu'au tournant, où le grand hôtel-restaurant, d'un blanc ivoire, apparut. Devant l'hôtel régnait une petite terrasse donnant sur la mer ; elle était plantée de palmiers touffus et garnie de tables. Quand Fanny et Georges approchèrent, de la terrasse et de l'hôtel, les garçons accoururent pour les recevoir, les accueillir, leur couper toute possibilité de retraite.

« Dehors ? »

Certes oui, ils allaient s'asseoir dehors. Le gérant luisant, qui ressemblait étonnamment à un poisson en redingote, se glissa en avant.

« Par ici, Monsieur ! Par ici, Monsieur ! J'ai une très bonne petite table, disait-il tout haletant, juste la petite table qu'il vous faut, Monsieur. Là-bas, dans le coin. Par ici ! »

Ils le suivirent. Georges avait l'air horriblement ennuyé. Fanny s'efforçait de prendre l'allure d'une personne qui a passé des années de sa vie à se frayer un chemin entre des groupes d'étrangers. « Voici, Monsieur, vous serez très bien ici », dit le gérant d'une voix enjôleuse. Il saisit le vase posé sur la table, l'enleva en l'air et le reposa comme un petit bouquet tout frais tombé du ciel. Mais Georges refusa de s'asseoir tout de suite. Il pénétrait les pensées de ces individus, il n'allait pas se laisser faire... Ces gens-là sont toujours prêts à

vous bousculer. Il mit ses mains dans ses poches et, très calme, il dit à Fanny : « Est-ce que cela te convient ? Aimerais-tu mieux être ailleurs ? Là-bas ? » Il désignait une table juste à l'autre extrémité de la terrasse.

Ce que c'est que d'être un homme du monde ! Fanny l'admirait profondément, mais elle ne demandait qu'à s'asseoir et à faire comme tout le monde.

«Je... celle-ci me plaît, dit-elle.

– Bon », dit Georges vivement. Il s'assit presque avant Fanny et dit très rapidement : « Deux thés et des éclairs au chocolat.

– Très bien, Monsieur », dit le gérant. Sa bouche s'ouvrit et se referma comme s'il s'apprêtait à replonger dans l'eau. « Vous ne voulez pas de toasts pour commencer ? Nous avons d'excellents toasts, Monsieur.

– Non, dit Georges d'une voix brève. Tu ne veux pas de toasts, Fanny ?

– Oh ! non merci, Georges, dit Fanny en priant le ciel pour que le gérant s'en allât.

– Peut-être Madame aimerait-elle jeter un coup d'œil au vivier à homards vivants, en attendant le thé ? »

Il grimaça, sourit avec affectation et fit battre sa serviette comme une nageoire. Le visage de Georges devint de marbre. Il répéta « Non » et Fanny se pencha sur la table pour déboutonner ses gants. Quand elle leva les yeux, l'homme était parti. Georges ôta son chapeau, le jeta sur une chaise et se passa la main sur les cheveux.

« Ouf ! dit-il, cet individu est parti. Ces étrangers m'assomment. Le seul moyen de se débarrasser d'eux c'est de couper court à la conversation, comme tu m'as vu faire. Ouf ! » soupira Georges une seconde fois. Il avait l'air très ému et si Fanny n'avait senti combien c'était ridicule, elle se serait imaginé que lui aussi, tout comme elle, avait eu peur du gérant.

A ce moment, elle éprouva un élan d'amour pour Georges. Ses mains étaient posées sur la table, ses grandes mains brunes qu'elle connaissait si bien. Elle eut bien envie d'en saisir une et de la serrer très fort. A son grand étonnement, Georges fit précisément ce qu'elle avait envie de faire. Il se

pencha sur la table, posa sa main sur celle de Fanny et dit sans la regarder : « Fanny, ma petite Fanny chérie !

– Oh, Georges ! » En cette minute céleste, Fanny entendit un ti-ti tala-tala et un petit arpège. On va faire de la musique, pensa-t-elle ; mais la musique importait peu en cet instant, rien n’importait que l’amour. Avec un léger sourire, elle contemplait le visage de Georges qui souriait légèrement et elle éprouva une telle béatitude qu’elle eut envie de lui dire : « Restons ici, où nous sommes, à cette petite table ; c’est idéal et la mer est idéale. Restons. »

Mais son regard se fit grave.

« Chéri, dit-elle, j’ai quelque chose d’extrêmement important à te demander. Promets-moi de me répondre. Promets.

– Je promets, dit Georges, trop solennel pour être tout à fait aussi sérieux qu’elle.

– Voici. »

Fanny s’arrêta un instant, baissa les yeux, puis les releva. « Est-ce que tu sens, dit-elle doucement, que tu me connais maintenant vraiment ? Mais, vraiment, que tu me connais ? »

C’en était trop pour Georges. S’il connaissait sa Fanny ! Il fit une large grimace enfantine. « Je crois bien que oui ! dit-il avec emphase. Pourquoi ? qu’est-ce qui arrive ? »

Fanny sentit qu’il n’avait pas tout à fait compris. Elle continua rapidement : « Je veux dire ceci : très souvent les gens, même quand ils s’aiment, ne semblent pas se... se... c’est si difficile à dire... se connaître parfaitement. Ils ne paraissent pas le désirer et je trouve que c’est affreux. Ils se comprennent mal sur les points les plus importants.

Fanny avait l’air horrifiée. Georges, cela ne pourrait pas nous arriver, n’est-ce pas ? Ce n’est pas possible.

– Impossible », s’écria Georges en riant. Au moment où il allait dire à Fanny combien il aimait son petit nez, le garçon arriva, apportant le thé, et l’orchestre se mit à jouer. Il se composait d’une flûte, d’une guitare et d’un violon. Il jouait quelque chose de très gai et Fanny eut l’impression que si

elle ne faisait pas bien attention les tasses et les soucoupes allaient avoir des ailes et s'envoler.

Georges absorba trois éclairs au chocolat, Fanny deux.

Le thé avait un drôle de goût. « Du homard dans la bouillotte », cria Georges par-dessus la musique. Il était bon quand même. Quand le plateau fut écarté, Georges se mit à fumer et Fanny se sentit le courage de regarder autour d'elle. L'orchestre, groupé sous les arbres sombres, la fascinait par-dessus tout. Le gros homme qui pinçait de la guitare formait un tableau à lui tout seul. L'homme noir qui jouait de la flûte levait continuellement les sourcils comme s'il était surpris des sons qui sortaient de son instrument. Le violoniste était dans l'ombre.

La musique cessa, aussi brusquement qu'elle avait commencé.

Fanny aperçut alors un grand vieillard à cheveux blancs, debout près des musiciens. Chose curieuse, elle ne l'avait pas encore remarqué. Il portait un col haut, empesé, un veston verdi aux coutures et des bottines à boutons outrageusement usées. Était-ce un autre gérant ?

Il n'avait pas l'air d'un gérant et pourtant il était là, debout, il regardait dans le vague, par-dessus les tables, il semblait penser à autre chose, très loin de tout ce qui l'entourait.

Qui pouvait-il être ?...

Un instant après, tandis que Fanny le contemplait, il toucha du bout de ses doigts les pointes de son faux col, toussa légèrement et se tourna à demi vers l'orchestre qui se remit à jouer. Il lança dans les airs, il lança comme vers une présence invisible quelque chose d'impétueux, de téméraire, plein de feu, de passion. Le vieillard joignit les mains et, regardant toujours dans le lointain, il commença à chanter.

« Seigneur ! » s'écria Georges. Tout le monde semblait également stupéfait. Même les petits enfants qui mangeaient des glaces regardaient avec ébahissement, la cuiller en l'air... On n'entendait rien qu'une voix faible, grêle, une ombre de voix qui chantait quelque chose en espagnol.

Elle hésitait, s'élançait, atteignait les notes élevées, retombait, semblait implorer, supplier, mendier quelque chose ; puis le ton changeait, elle était

résignée, elle s'inclinait, elle savait qu'on avait repoussé sa demande. Presque avant la fin, un petit enfant poussa un éclat de rire aigu ; tout le monde sourit, sauf Fanny et Georges. Est-ce que la vie ressemble aussi à cela ? pensait Fanny. Il existe de pareilles gens. La souffrance existe. Elle contemplait la mer splendide, qui semblait envelopper la terre avec amour, le ciel, brillant de cet éclat qui précède le soir. Elle et Georges avaient-ils le droit d'être si heureux ? N'était-ce pas cruel ?

Autre chose dans la vie devait rendre tout cela possible.

Qu'était-ce ? Elle se tourna vers Georges.

Mais Georges n'avait pas éprouvé la même impression que Fanny. La voix du pauvre vieux était drôle en un sens, pensait-il, mais, Dieu ! à l'entendre, comme on sentait ce qu'il y a de terrifiant à se trouver au début de tout, comme ils étaient, Fanny et lui ! Georges aussi contemplait l'eau étincelante, palpitante et ses lèvres s'ouvraient comme pour la boire. Qu'elle était belle ! Seule la mer vous donne cette impression de vigueur. Et puis Fanny était là, sa Fanny, penchée en avant ; elle respirait tout doucement.

« Fanny ! » appela Georges. Elle tourna vers lui son doux regard rêveur et Georges se sentit à deux doigts de sauter par-dessus la table et de l'emporter dans ses bras.

« Dis donc, murmura Georges rapidement, partons, veux-tu ? Rentrons à l'hôtel. Viens, viens, Fanny chérie.

Partons tout de suite. »

L'orchestre se remit à jouer. « Oh, Seigneur ! dit Georges presque dans un gémissement. Partons avant que le vieux bonhomme recommence à brailler. »

Un instant plus tard, ils étaient partis.

## UNE TASSE DE THÉ

Rosemary Fell n'était pas précisément belle. Non, belle n'était pas le mot. Jolie ? Ma foi ! à l'examiner en détail...

Mais à quoi bon cette cruauté ? Elle était jeune, brillante, extrêmement moderne, mise avec un goût exquis, étonnamment au courant des plus nouveaux d'entre les nouveaux livres et ses réunions étaient le plus délicieux mélange de gens vraiment importants et d'artistes – étranges créatures, des découvertes à elle, certains d'entre eux terrifiants au-delà de toute expression, mais d'autres tout à fait présentables et amusants.

Rosemary était mariée depuis deux ans. Elle avait un amour de garçon. Non, pas Pierre, Michel. Son mari l'adorait littéralement. Ils étaient riches, vraiment riches, pas seulement dans l'aisance, ce qui est odieux, étouffant et vous donne l'impression de vivre comme vos grands-parents. Si Rosemary voulait faire des courses, elle allait à Paris comme nous allons à Bond Street. Si elle voulait acheter des fleurs, l'auto s'arrêtait devant cet admirable magasin de Regent Street ; Rosemary entrait, elle promenait simplement autour d'elle son regard ébloui, selon ses manières un peu exotiques, et elle disait : « Je veux celles-ci et celles-ci et celles-ci. Donnez-moi quatre gerbes de celles-ci et ce vase de roses. Oui je prends toutes les roses qui sont dans ce vase. Non, pas de lilas. Je déteste le lilas. Cela n'a pas de forme. »

La demoiselle s'inclinait et faisait disparaître les lilas comme pour confirmer la justesse de cette remarque ; le lilas n'est-il pas, en vérité, terriblement informe ?

« Donnez-moi ces petites tulipes trapues. Ces rouges et blanches. » Et elle regagnait sa voiture, suivie d'une mince jeune fille qui chancelait sous une immense brassée de papier blanc, semblable à un bébé dans ses longues robes...

Un soir d'hiver, elle avait acheté quelque chose dans un petit magasin d'antiquités de Curzon Street. Elle aimait cette boutique. D'abord, on y était généralement seul. Et puis, le marchand adorait la servir ; il en était ridicule.

Toutes les fois qu'elle entra, son visage s'épanouissait. Il joignait les mains, il était si charmé qu'il pouvait à peine parler. Flatterie, naturellement ! Pourtant, il y avait là quelque chose...

« Voyez-vous, Madame, lui expliquait-il avec des intonations graves, respectueuses, j'aime mes objets. Je préférerais ne pas m'en séparer plutôt que de les vendre à qui ne les apprécierait pas, à qui ne posséderait pas ce sentiment délicat, si rare... »

Et, respirant profondément, il déroulait un petit carré de velours bleu et le pressait du bout de ses doigts pâles contre la glace du comptoir. Ce jour-là, c'était une bonbonnière. Il l'avait gardée pour elle. Il ne l'avait encore montrée à personne. Une exquise bonbonnière recouverte d'émaux ; le vernis en était si délicat qu'on l'eût dite cuite dans la crème. Sur le couvercle, on voyait un minuscule personnage debout sous un arbre en fleurs ; un autre, plus minuscule encore, lui enlaçait le cou de ses bras. Son chapeau, pas plus gros qu'un pétale de géranium, pendait à une branche ; il avait des rubans verts. Et un nuage rose, comme un chérubin protecteur, flottait au-dessus de leurs têtes. Rosemary sortit ses mains de ses longs gants. Elle retirait toujours ses gants pour examiner de tels objets. Oui, cette bonbonnière lui plaisait beaucoup. Elle l'aimait ; c'était un vrai bijou. Elle la voulait. Tout en maniant l'objet aux reflets de crème, l'ouvrant, le refermant, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer combien ses mains étaient jolies contre le velours bleu. Le marchand, dans quelque sombre caverne de son âme, osait peut-être concevoir la même pensée ; car il prit un crayon, se pencha sur le comptoir, et ses doigts pâles, exsangues, se glissèrent timidement vers les doigts roses, éblouissants ; il chuchota :

« Puis-je me permettre de faire remarquer à Madame les fleurs, sur le corsage de la petite dame ?

– Charmant ! »

Rosemary admira les fleurs. Mais le prix ? Un instant, le marchand ne parut pas entendre. Puis un murmure parvint aux oreilles de Rosemary.

« Vingt-huit guinées, Madame.

– Vingt-huit guinées. »

Rosemary ne laissa rien paraître. Elle posa la bonbonnière, reboutonna ses gants. Vingt-huit guinées ! Même si l'on est riche... Elle avait l'air hésitant. Elle fixait, pardessus la tête du marchand, une bouilloire dodue comme une grosse poule ; et c'est d'un ton rêveur qu'elle répondit :

« Eh bien ! mettez-la-moi de côté, voulez-vous ? Je... »

Le marchand s'était déjà incliné. La mettre de côté pour elle, n'était-ce pas tout ce qu'un mortel pouvait souhaiter ? Certes, il la lui garderait volontiers jusqu'à la fin des temps.

La porte discrète se referma avec un petit bruit sec.

Rosemary se trouva dehors, sur le seuil, contemplant cette soirée d'hiver. La pluie tombait, et avec la pluie il semblait que l'obscurité descendît aussi, comme un tourbillon de cendres. L'air avait un goût froid, amer, et les réverbères, qui venaient d'être allumés, paraissaient tristes. Des lumières mélancoliques luisaient dans les maisons d'en face.

Elles brûlaient faiblement comme si elles avaient regretté quelque chose. Les passants se hâtaient, cachés sous leurs affreux parapluies. Rosemary éprouva une étrange angoisse.

Elle pressa son manchon contre sa poitrine ; elle aurait voulu, à ce moment, pouvoir aussi serrer la bonbonnière.

La voiture était là. Rosemary n'avait que le trottoir à traverser. Néanmoins, elle attendait. Il est des moments dans la vie, de terribles moments, où, sorti de son abri, on regarde au dehors, et c'est affreux. Il ne faut pas se laisser aller. Il faut, en pareil cas, rentrer chez soi et prendre un thé particulièrement soigné. Au moment même où Rosemary se faisait cette réflexion, une jeune fille mince, brune, une ombre – d'où sortait-elle ? – se trouva près d'elle et une voix qui ressemblait à un soupir, presque à un sanglot, murmura :

« Madame, puis-je vous dire un mot ?

– Me dire un mot ? »

Rosemary se retourna. Elle vit un petit être lamentable, aux yeux immenses, une créature toute jeune, pas plus âgée qu'elle, et qui serrait de ses

mains rougies le col de son manteau en tremblant comme si elle venait de sortir de l'eau.

« Madame, balbutia la voix, voulez-vous me donner de quoi prendre une tasse de thé ?

— Une tasse de thé ? »

La voix avait quelque chose de simple, de sincère ; ce n'était pas du tout la voix d'une mendicante.

« Vous n'avez donc pas d'argent du tout ? demanda Rosemary.

— Pas du tout, Madame.

— Comme c'est étrange ! »

Rosemary scruta l'ombre avec curiosité et son regard croisa celui de la jeune fille. C'était plus qu'étrange en vérité ! Soudain, Rosemary entrevit toute une aventure, un épisode pris dans un roman de Dostoïevski. Si elle emmenait cette petite chez elle ? Si elle accomplissait un de ces gestes que l'on voit faire si souvent dans les livres ou au théâtre, qu'arriverait-il ? Ce serait palpitant. Elle s'entendait déjà, disant à ses amies étonnées : « Je l'ai tout simplement emmenée à la maison » et, faisant un pas en avant :

« Venez prendre le thé avec moi à la maison », dit-elle à la pauvre créature debout à côté d'elle.

La jeune fille recula, stupéfaite. Elle cessa même un instant de trembler. Rosemary avança la main et lui toucha le bras.

« Je parle sérieusement », reprit-elle en souriant.

Elle sentit que son sourire était tout à fait simple et aimable.

« Pourquoi pas ? Mais oui, venez à la maison avec moi, dans ma voiture, et nous prendrons le thé.

— Vous... vous ne parlez pas sérieusement, Madame », dit la jeune fille.

Sa voix avait une intonation douloureuse,

« Mais si ! s'écria Rosemary. Je veux que vous veniez. Pour me faire plaisir ! Allons ! »

La jeune fille posa ses doigts sur ses lèvres ; elle dévorait Rosemary des yeux.

« Vous... vous n'allez pas me conduire au commissariat ? balbutia-t-elle.

– Au commissariat ! Rosemary éclata de rire. Pourquoi serais-je si cruelle ? Non, je veux seulement vous réchauffer et écouter tout ce qu'il vous plaira de me raconter. »

Les affamés sont faciles à persuader. Le valet de pied ouvrit la porte de la voiture et, un instant plus tard, elles glissaient rapidement dans l'ombre.

« Voilà ! » dit Rosemary.

Elle éprouva un sentiment de triomphe en passant sa main dans la lanière de velours. « Maintenant je vous tiens », aurait-elle pu dire en contemplant la petite captive prise au filet. Mais c'était dans une intention bienveillante, certes. Plus que bienveillante même. Elle allait prouver à cette petite qu'il arrive dans la vie des choses merveilleuses, que – les marraines de contes de fées ne sont pas une invention, que – les gens riches ont un cœur et que les femmes sont vraiment sœurs. Elle se tourna brusquement.

« N'ayez pas peur, dit-elle. Après tout, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ? Nous sommes femmes toutes deux. Si je suis la plus fortunée, vous devez vous attendre... »

Par bonheur, car elle ne savait comment la phrase allait finir, la voiture s'arrêta à ce moment. La sonnette retentit, la porte s'ouvrit et, d'un geste charmant, protecteur, presque enlaçant, Rosemary entraîna l'autre dans le vestibule. La chaleur, le moelleux, la lumière, un parfum délicat, toutes ces choses à quoi elle ne songeait jamais tant elles lui étaient familières, elle observa de quelle façon l'autre allait les accueillir. C'était passionnant. Elle ressemblait à la petite fille riche qui, dans sa nursery, se réjouit d'ouvrir tous ses tiroirs, de déballer toutes ses boîtes.

« Venez, venez là-haut, dit Rosemary. Montons dans ma chambre. »

Elle avait hâte d'être généreuse et, en outre, elle voulait épargner à cette pauvre petite créature l'ennui d'être dévisagée par les domestiques. Elle décida, en montant l'escalier, de ne pas même sonner Jeanne mais de retirer son manteau toute seule. Avant tout, il fallait être simple.

« Voilà ! » s'écria de nouveau Rosemary en entrant dans sa vaste et somptueuse chambre à coucher. Les rideaux étaient tirés, le feu faisait danser des reflets sur l'admirable mobilier laqué, sur les coussins dorés et les tapis jaunes et bleus.

La jeune fille restait debout sur le pas de la porte, elle semblait effarée. Mais Rosemary n'y fit pas attention.

« Venez vous asseoir dans ce bon fauteuil, s'écria-t-elle, en traînant sa grande bergère près du feu. Venez vous réchauffer. Vous avez l'air d'avoir tellement froid.

– Je n'ose pas, Madame, dit la jeune fille en faisant un pas en arrière.

– Oh ! je vous en prie ! – Rosemary courut à elle. – Il ne faut pas avoir peur, mais non ! Asseyez-vous et, quand j'aurai retiré mon manteau, nous irons dans la pièce voisine et nous prendrons le thé à notre aise. Pourquoi avez-vous peur ? »

Et doucement, elle poussa la mince silhouette dans la bergère, profonde comme un berceau. La réponse ne vint pas. La jeune fille restait dans la position où elle l'avait assise, les mains pendantes, la bouche entr'ouverte. A vrai dire, elle avait l'air un peu stupide, mais Rosemary ne voulut pas se l'avouer. Elle se pencha sur elle en disant :

« Voulez-vous retirer votre chapeau ? Vos jolis cheveux sont tout mouillés. Et on est tellement plus à l'aise sans chapeau, vous ne trouvez pas ? »

Un murmure monta, quelque chose comme : « Très bien, Madame », et le pauvre chapeau aplati disparut.

« Laissez-moi vous aider à enlever aussi votre manteau » dit Rosemary.

La jeune fille se leva. Mais elle se tenait au fauteuil d'une main et laissait Rosemary tirer. L'opération fut vraiment difficile. L'autre s'aidait à peine. Elle semblait chancelante, comme un petit enfant. Une pensée traversa l'esprit de Rosemary : si les gens veulent qu'on les secoure, ils doivent s'aider un tout petit peu, sinon la tâche devient vraiment très difficile. Que faire du manteau maintenant ?

Elle le laissa sur le plancher avec le chapeau. Elle allait prendre une cigarette sur la cheminée quand la jeune fille dit très vite mais d'une voix légère, étrange :

« Excusez-moi, Madame, je sens que je m'évanouis. Je vais me trouver mal si je ne prends pas quelque chose.

– Ciel ! que je suis étourdie ! »

Rosemary se précipita sur la sonnette.

« Du thé ! du thé, immédiatement ! Et un peu d'eau-de-vie, tout de suite ! »

La femme de chambre était déjà partie, la jeune fille s'écria :

« Non, pas d'eau-de-vie. Je ne bois jamais d'eau-de-vie. C'est une tasse de thé que je désire, Madame. »

Et elle éclata en sanglots.

Ce fut un moment terrible et palpitant. Rosemary s'agenouilla près du fauteuil.

« Ne pleurez pas, ma pauvre petite, dit-elle. Ne pleurez pas ! »

Elle lui donna son mouchoir de dentelle. Elle était réellement touchée au-delà de toute expression. Elle passa son bras autour de ces frêles épaules d'oiseau.

Enfin l'autre oubliait d'être timide, elle oubliait tout sauf qu'elles étaient femmes toutes les deux, et d'une voix entrecoupée elle disait :

« Je ne peux pas continuer ainsi. Je ne peux pas supporter cela. Je me tuerai. Je ne peux plus supporter cela.

– Mais non. Je m'occuperai de vous. Ne pleurez plus ! Vous ne voyez donc pas quelle chance vous avez eue de me rencontrer ? Nous allons prendre le thé et vous me raconterez tout. Et je ferai quelque chose, je vous le promets. Oh ! Ne pleurez plus, c'est si épuisant ! Je vous en prie ! »

L'autre cessa de pleurer juste à temps pour que Rosemary pût se relever avant qu'on apportât le thé. Elle fit placer la table entre elles deux. Elle servit à la pauvre petite tout le pain et le beurre et, chaque fois que sa tasse était

vide, elle la remplissait de thé avec de la crème et du sucre. Elle avait toujours entendu dire que le sucre était si nourrissant ! Quant à elle, elle ne mangeait pas ; elle fumait et, par délicatesse, elle regardait d'un autre côté pour ne pas intimider l'autre.

Ce léger repas produisit un effet réellement merveilleux.

Quand la table à thé fut enlevée, un être nouveau, une créature frêle, légère, aux cheveux en broussaille, aux lèvres rouges, aux yeux profonds et brillants, se laissa retomber au fond du grand fauteuil dans une sorte de douce langueur, en contemplant les flammes. Rosemary alluma une nouvelle cigarette. Il était temps de commencer.

« Et quand aviez-vous pris votre dernier repas ? » demanda-t-elle doucement.

A ce moment le bouton de la porte tourna.

« Rosemary, puis-je entrer ? »

C'était Philippe.

« Bien sûr ! »

Il entra.

« Oh ! Excusez-moi ! » dit-il.

Il s'arrêta et ouvrit de grands yeux.

« Il n'y a pas de quoi, dit Rosemary souriante. Mon amie, Mademoiselle...

– Smith, Madame », dit la silhouette langoureuse.

Elle était étrangement tranquille et rassurée.

« Smith, dit Rosemary. Nous allons causer un peu.

– Mais oui, certainement », dit Philippe.

Son regard rencontra le chapeau et le manteau posés sur le plancher. Il s'approcha du feu et, le dos tourné à la cheminée :

« Quel sale après-midi ! » dit-il.

Il examinait avec curiosité la silhouette nonchalante, les mains, les

bottines, puis son regard revenait à Rosemary.

« Oui, n'est-ce pas, dit sa femme avec chaleur. Affreux ! »

Philippe sourit de son charmant sourire.

« Au fait, dit-il, je voulais vous demander de venir un instant dans la bibliothèque. Voulez-vous ? Mademoiselle Smith voudra bien nous excuser. »

Les grands yeux se levèrent sur lui ; mais Rosemary répondit pour elle :

« Mais oui, certainement. »

Et ils sortirent ensemble de la pièce.

« Eh bien ! s'écria Philippe quand ils furent seuls, expliquez-moi. Qui est-ce ? Et qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Rosemary se mit à rire en s'appuyant contre la porte.

« Je l'ai ramassée dans Curzon Street, dit-elle. Ramassée, c'est le mot. Elle m'a demandé de quoi prendre une tasse de thé et je l'ai ramenée à la maison.

– Mais que diable allez-vous faire d'elle ? s'écria Philippe.

– Être bonne pour elle, dit Rosemary avec vivacité.

Très bonne. M'occuper d'elle. Je ne sais pas comment. Nous n'avons pas encore causé. Mais je veux lui montrer... la traiter... lui faire sentir...

– Ma chère petite, dit Philippe, vous êtes complètement folle, vous savez. C'est une chose qui ne peut pas se faire.

– Je savais que vous alliez dire cela, répliqua Rosemary. Mais pourquoi pas ? Je le veux, n'est-ce pas une raison ? Et puis, on lit tous les jours des histoires de ce genre. J'ai décidé...

– Mais, dit Philippe lentement, en coupant le bout de son cigare, elle est étonnamment jolie.

– Jolie ? Rosemary rougit de surprise. Vous trouvez ? Je... Je n'y avais pas songé...

– Seigneur ! Philippe gratta une allumette. Elle est absolument ravissante. Regardez-la une seconde fois, mon enfant. J’ai eu le coup de foudre en entrant dans votre chambre il y a un instant. Cependant... je crois que vous faites une grosse bêtise. Excusez-moi, chérie, si je dis les choses crûment. Et faites-moi savoir à temps si Mademoiselle Smith doit dîner avec nous, afin que je jette un coup d’œil à la Gazette de la Mode.

– Que vous êtes absurde ! » dit Rosemary.

Et elle sortit de la bibliothèque mais ne rentra pas dans sa chambre. Elle alla dans son bureau, s’assit devant sa table à écrire. Jolie ! Absolument ravissante ! Coup de foudre ! Son cœur battait comme une lourde cloche.

Jolie ! Ravissante ! Elle attira son carnet de chèques.

Mais non, un chèque ne serait évidemment d’aucune utilité. Elle ouvrit un tiroir, en sortit cinq billets d’une livre sterling, les regarda, en remit deux en place et, serrant les trois autres dans sa main, elle retourna dans sa chambre.

Une demi-heure plus tard, Philippe était encore dans la bibliothèque ; Rosemary entra.

« Je veux seulement vous prévenir, dit-elle, que Mademoiselle Smith ne dînera pas avec nous, ce soir. »

Appuyée contre la porte, elle le regardait à sa manière exotique.

Philippe posa son journal.

« Ah ! Qu’est-ce qui est arrivé ? Elle n’était pas libre ? »

Rosemary s’approcha de lui, s’assit sur son genou.

« Elle a voulu partir. Pauvre petite, je lui ai donné de l’argent. Je ne pouvais la retenir contre son gré, n’est-ce pas ? » ajouta-t-elle doucement.

Rosemary venait de se recoiffer, elle avait noirci un peu ses yeux, mis ses perles. Elle leva les mains et toucha les joues de Philippe.

« Est-ce que je vous plais ? » dit-elle.

L’intonation douce, un peu rauque de sa voix le troubla.

« Vous me plaisez énormément, dit-il en la serrant plus fort contre lui.

Embrassez-moi. »

Il y eut un silence.

Puis Rosemary dit, d'un ton rêveur :

« J'ai vu aujourd'hui une petite bonbonnière adorable. Elle coûte vingt-huit guinées. Est-ce que je peux l'avoir ? »

Philippe la fit sauter sur son genou :

« Oui, petite gaspilleuse. »

Mais ce n'était pas cela, en réalité, que Rosemary avait à dire.

« Philippe, murmura-t-elle en pressant la tête de son mari contre sa poitrine, est-ce que je suis jolie ? »

# LA MOUCHE

« Vous êtes très bien installé ici. »

La voix du vieux M. Woodifield chevrotait. Il regardait autour de lui avec curiosité ; il penchait la tête hors du grand fauteuil de cuir vert placé près du bureau de son ami le directeur, comme un bébé penche la tête hors de sa voiture. L'entretien était terminé ; il était temps de partir, mais il n'en avait pas envie. Depuis qu'il s'était retiré, depuis son... attaque, sa femme et ses filles le tenaient confiné dans la maison, tous les jours de la semaine, sauf le mardi.

Ce jour-là, on l'habillait, on le brossait et on l'autorisait à retourner en ville pour la journée. Ce qu'il y faisait, sa femme et ses filles ne parvenaient pas toujours à se l'imaginer. Il ennuyait ses amis, supposaient-elles... Soit, c'est bien possible.

Néanmoins, nous nous cramponnons à nos derniers plaisirs comme l'arbre retient ses dernières feuilles, et le vieux Woodifield était assis là, fumant un cigare et contemplant d'un regard presque envieus le directeur qui se prélassait dans son fauteuil, vigoureux, frais et rose, son aîné de cinq ans pourtant, et toujours solide, toujours au gouvernail. C'était réconfortant de le voir.

Pensive, admirative, la voix tremblante ajouta :

a Ma parole, c'est bien, ici !

– Oui, c'est assez confortable », reconnut le directeur.

Il tapotait de son coupe-papier le Financial Times. En réalité, il était fier de cette pièce, il aimait la faire admirer, surtout au vieux Woodifield. Il éprouvait un sentiment de satisfaction profonde, solide, à se voir planté au milieu de son bureau, en face de cette frêle silhouette de vieillard emmitouflé.

« Je l'ai fait refaire dernièrement, expliqua-t-il, comme il l'avait tant de fois répété ces dernières semaines. Tapis neuf... »

Et du doigt il désignait le tapis rouge vif où se dessinaient de grands

cercles blancs.

« Mobilier neuf... »

De la tête, il' indiquait la bibliothèque massive et la table dont les pieds torsés semblaient faits de mélasse coulée.

« Chauffage électrique... »

D'un geste presque triomphant, il montrait les cinq saucisses transparentes qui luisaient doucement, comme des perles, dans la coupe de cuivre inclinée.

Il n'attira pas l'attention du vieux Woodifield sur une photographie posée sur la table. Elle représentait un garçon à l'air grave, debout, en uniforme, dans un de ces parcs artificiels de photographe, se détachant sur un fond de nuages orageux. Elle n'était pas nouvelle. Elle était là depuis plus de six ans.

« Je voulais vous raconter quelque chose », dit le vieux Woodifield.

Et son regard s'assombrit, il faisait effort pour se souvenir.

« Qu'était-ce donc ? J'avais cela dans la tête quand je suis parti ce matin. »

Ses mains se mirent à trembler et des taches rouges apparurent sur ses pommettes, au-dessus de la barbe.

« Pauvre vieux, il est au bout de son rouleau », pensa le directeur.

Et, avec bienveillance, il regarda le vieillard du coin de l'œil.

« Je vais vous dire, moi, s'écria-t-il en plaisantant. J'ai là une petite goutte de quelque chose qui vous fera du bien avant que vous retourniez dans le froid. C'est excellent.

Cela ne ferait pas de mal à un enfant. »

Il prit une clef pendue à sa chaîne de montre, ouvrit un tiroir au bas de son bureau et sortit une bouteille noire, pansue.

« Voici la drogue, dit-il, et l'individu qui me l'a procurée m'a dit, sous le sceau du secret, qu'elle venait des caves du château de Windsor. »

Le vieux Woodifield resta bouche bée à cette vue. Il n'aurait pas eu l'air plus surpris si le directeur avait sorti un lapin.

« Mais c'est du whisky ? »... murmura-t-il faiblement.

Le directeur tourna la bouteille et lui montra l'étiquette avec amour. C'était du whisky.

« Savez-vous, dit le vieillard, levant vers le directeur un regard furtif, hésitant, on ne m'y laisserait pas toucher à la maison. »

On eût dit qu'il allait se mettre à pleurer.

« Ah ! sur ce chapitre, nous en savons un peu plus long que les dames », s'écria le directeur en traversant la pièce pour saisir deux verres, posés sur une table avec la carafe d'eau.

Il versa un bon doigt dans chaque verre.

« Buvez-moi ceci. C'est excellent pour vous. Et n'y mettez pas d'eau. C'est un sacrilège de gâter pareil nectar... Ah ! »

Il avala son verre d'un trait, tira son mouchoir, essuya rapidement sa moustache et cligna de l'œil en regardant le vieux Woodifield qui sirotait son whisky.

Le vieillard avala, demeura un instant silencieux, puis il dit faiblement :

« Ça sent la noisette. »

Le whisky le réchauffait, s'insinuait dans sa vieille cervelle refroidie ; il se souvint...

« J'y suis, dit-il, se soulevant hors de son fauteuil, j'ai pensé que vous aimeriez le savoir. Mes filles sont allées en Belgique, la semaine dernière, jeter un coup d'œil sur la tombe de notre pauvre Reggie, et elles ont rencontré par hasard celle de votre fils. Les deux tombes sont tout près l'une de l'autre, paraît-il. »

Le vieux Woodifield s'arrêta, mais le directeur ne répondit pas. Seul, un frémissement des paupières montra qu'il avait entendu.

« Les petites ont été enchantées de voir comment le cimetière est entretenu, continuait la voix cassée. Admirablement soigné ! Nous ne pourrions faire mieux si nous les avions ici. Vous n'y êtes pas allé ?

– Non, non ! »

Pour diverses raisons, le directeur n'y était pas allé.

« Le cimetière s'étend sur des kilomètres, continua le vieux Woodfield de sa voix chevrotante, et il est tenu comme un jardin. Des fleurs sur toutes les tombes, de larges allées régulières. »

Sa voix disait assez combien il aimait les larges allées régulières. De nouveau, il y eut une pause, puis le vieillard s'anima d'une manière surprenante.

« Savez-vous ce que les petites ont payé à l'hôtel pour un pot de confitures ? marmot ta-t-il. Dix francs !

J'appelle cela du vol. C'était un petit pot, au dire de Gertrude, pas plus gros qu'une pièce de cent sous, et elle n'en avait pas pris plus d'une cuillerée quand on lui a compté dix francs. Gertrude a emporté le pot pour leur donner une leçon et elle a eu bien raison ! C'est trafiquer sur nos sentiments. Ces gens s'imaginent que parce que nous sommes allés là-bas jeter un coup d'œil sur nos tombes, nous sommes prêts à payer n'importe quel prix. Voilà ce que c'est ! »

Il se tourna vers la porte.

« Certainement, certainement ! » s'écria le directeur, bien qu'il n'eût pas la moindre idée de ce dont il s'agissait.

Il fit le tour de son bureau, suivit les pas traînants du vieillard jusqu'à la porte et le reconduisit.

Woodfield était parti. Un long moment, le directeur resta immobile, le regard dans le vague. Le garçon de bureau, les yeux fixés sur lui, entra et sortait de sa niche comme un chien qui attend qu'on l'emmène faire un tour.

« Je ne veux voir personne d'ici une demi-heure, Macey, dit enfin le directeur. Compris ? Absolument personne.

– Très bien, Monsieur. »

La porte se ferma. D'un pas délibéré et lourd, le directeur retransversa le tapis aux couleurs vives ; il laissa tomber sa corpulente personne dans le fauteuil à ressorts et, se penchant en avant, il cacha son visage dans ses mains.

Il voulait pleurer, il avait l'intention de pleurer, il avait pris ses dispositions pour le faire... Il avait ressenti un choc terrible quand le vieux Woodifield avait fait allusion à brûle-pourpoint à la tombe de son fils. Il avait eu exactement l'impression que la terre s'ouvrait devant lui et qu'il voyait le petit, étendu sous ses yeux, et les filles de Woodifield le contemplant. Chose étrange ! plus de six ans s'étaient écoulés, et pourtant, le directeur ne se représentait jamais son fils autrement qu'étendu, frais et intact, dans son uniforme, endormi pour toujours.

« Mon fils ! » dit-il dans un gémissement.

Mais les larmes ne vinrent pas encore. Autrefois, les premiers mois, et même des années après la mort du petit, il suffisait qu'il prononçât ces mots pour être saisi d'une douleur telle que seule une violente crise de larmes pouvait le soulager.

Le temps, – il l'avait déclaré alors, il l'avait dit à tout le monde, – le temps ne pouvait amener aucun changement. D'autres pouvaient se remettre, survivre à la perte subie, mais pas lui. C'était impossible. Le petit était fils unique. Depuis la naissance de cet enfant, le directeur avait travaillé sans relâche à monter cette affaire pour lui ; elle n'avait aucun sens si elle ne lui était pas destinée. Là vie elle-même avait fini par n'avoir plus d'autre sens. Comment donc aurait-il pu travailler comme un mercenaire, se refuser tout, et cela pendant tant d'années, s'il n'avait eu sans cesse devant les yeux l'espoir de voir le petit lui succéder et reprendre l'œuvre au point où lui-même l'abandonnerait ?

Cet espoir avait été tout près de se réaliser. Le petit était venu au bureau, un an avant la guerre, étudier les rouages de l'affaire. Chaque matin, ils partaient ensemble, et le soir, ils rentraient par le même train. Que de compliments il avait reçus au sujet de son fils ! Rien de surprenant à cela, le petit avait réussi à merveille dès le début.

De quelle popularité il jouissait auprès du personnel !

Tous et chacun, jusqu'au vieux Macey, ne tarissaient pas d'éloges sur lui. Et le succès ne l'avait pas gâté le-moins du monde, il était resté absolument le même, plein d'entrain et de naturel, trouvant le mot juste pour chacun, avec son air très jeune et l'habitude qu'il avait de dire : « C'est une pure merveille

! »

Et tout cela était fini, anéanti, comme si tout cela n'avait jamais existé. Un jour était venu où Macey avait tendu au directeur un télégramme, et tout s'était écroulé.

« Nous avons le regret de vous informer.,. » Il avait quitté le bureau, effondré, sa vie brisée.

Six ans écoulés, six ans... Comme le temps passe vite ! songeait le directeur. Il semble que ce soit hier. Il écarta ses mains de son visage, il était surpris ; quelque chose semblait anormal en lui : il n'éprouvait pas ce qu'il aurait voulu éprouver. Il résolut de se lever pour jeter un coup d'œil à la photographie du petit ; mais ce n'était pas une des meilleures, l'expression n'était pas naturelle, elle était froide, sévère même. Jamais le petit n'avait eu cet air-là.

A ce moment, le directeur remarqua qu'une mouche était tombée dans son large encrier ; elle essayait faiblement, mais avec l'énergie du désespoir, d'en sortir en grimant sur le bord. « Au secours ! Au secours ! » disaient les pattes en s'agitant. Mais les parois de l'encrier étaient humides et glissantes : la mouche retombait et se mettait à nager. Le directeur prit une plume, sortit la mouche de l'encre et, d'une petite secousse, l'envoya sur une feuille de papier buvard. Un quart de seconde, elle resta immobile sur la tache sombre qui s'arrondissait doucement autour d'elle, puis les pattes de devant s'agitèrent, trouvèrent un point d'appui et, redressant péniblement son petit corps trempé, elle entreprit l'immense tâche d'enlever l'encre de ses ailes. Dessus, dessous, dessus, dessous, passait et repassait la patte, caressant l'aile comme la pierre caresse la faux, dessus, dessous.

Puis il y eut une pause pendant laquelle la mouche, dressée, semblait-il, sur la pointe des pieds, essaya de déployer d'abord une aile, puis l'autre. Elle y réussit enfin, et s'asseyant, elle commença comme un petit chat à se nettoyer le visage. Puis les petites pattes de devant parurent se frotter l'une contre l'autre, légèrement, joyeusement. L'horrible danger était passé. Elle y avait échappé, elle était prête à revivre.

Mais, juste à ce moment, le directeur eut une idée. Il replongea sa plume dans l'encre, appuya son robuste poignet sur le buvard et, au moment où la

mouche essayait ses ailes, une grosse goutte lourde s'abattit sur elle. Qu'allait-elle faire ? Oh ! c'est bien simple. La pauvrete parut absolument abattue, accablée ; elle n'osait bouger, redoutant la suite. Puis, péniblement, elle se traîna en avant. Les pattes de devant s'agitèrent, trouvèrent leur point d'appui et, plus lentement cette fois, la besogne recommença.

« Brave petite bête ! » pensa le directeur.

Et il éprouva une réelle admiration pour le courage de la mouche.

« C'est ainsi qu'il faut prendre les événements, pensat-il, c'est la bonne attitude. Ne jamais se tenir pour battu, tout est une question de... »

Mais la mouche avait achevé de nouveau sa tâche laborieuse et le directeur eut juste le temps de remplir sa plume et de lancer en plein, sur le petit corps fraîchement nettoyé, une autre goutte noire. Qu'allait-il arriver, cette fois ? Un pénible moment d'incertitude suivit ; mais voici que les pattes de devant s'agitèrent de nouveau ; le directeur éprouva un vif sentiment de soulagement. Il se pencha sur la mouche et lui dit tendrement :

« Tu es une habile petite... Phue !... »

Et il eut réellement l'impression merveilleuse qu'il soufflait sur la mouche pour aider à l'opération du séchage.

Cependant, les efforts de la mouche avaient quelque chose de timide, de faible ; le directeur décida, en plongeant sa plume au fond de l'encrier, que ce serait le dernier coup.

Il disait bien. La dernière goutte tomba sur le buvard humide ; la mouche trempée y demeura gisante ; elle ne fit pas un mouvement. Les pattes de derrière étaient collées au corps ; on ne voyait pas les pattes de devant.

« Allons, dit le directeur, dépêche-toi ! »

Et, de sa plume, il la remua ; mais ce fut en vain, rien n'arriva, il ne devait rien arriver : la mouche était morte.

Le directeur souleva le cadavre sur l'extrémité de son coupe-papier et le jeta dans la corbeille. Mais une sensation d'angoisse l'étreignit soudain ; il éprouva positivement de l'effroi. Il s'avança brusquement et pressa le bouton pour sonner Macey.

« Apportez-moi du buvard propre, dit-il d'une voix rude. Dépêchez-vous !  
»

Et, tandis que le vieux chien fidèle s'éloignait à pas feutrés, le directeur se demanda à quoi il était en train de songer auparavant.

« A quoi était-ce donc ? C'était... »

Il tira son mouchoir, le passa à l'intérieur de son col...

Impossible de s'en souvenir...

# LE CANARI

Vous voyez ce gros clou, à droite de la porte d'entrée ?

J'ose à peine le regarder, même maintenant, et pourtant je n'aurais pas le courage de l'enlever. J'aimerais, même quand je n'y serai plus, penser qu'il est toujours là. J'entends parfois le voisin dire : « Il devait y avoir une cage suspendue ici. » Et c'est un réconfort pour moi ; je sens qu'il n'est pas tout à fait oublié... Vous ne pouvez imaginer quel admirable chanteur il était. Son chant ne ressemblait pas à celui des autres canaris. Et ce n'est pas une illusion ; souvent, de la fenêtre, je voyais les gens s'arrêter à la porte du jardin pour l'écouter, ou se pencher par-dessus la haie, près du seringa, et rester un long moment – transportés.

Cela vous paraît sans doute absurde, mais si vous l'aviez entendu, vous comprendriez. Il me semblait qu'il chantait des mélodies entières, de vrais morceaux de musique.

Par exemple, l'après-midi, quand j'avais terminé le ménage et changé de blouse, j'apportais ma couture sous la véranda, ici ; alors il se mettait à sautiller, sautiller, sautiller d'un perchoir à l'autre, il frappait doucement contre les barreaux comme pour attirer mon attention, il avalait un peu d'eau, comme ferait un chanteur de profession, et puis il commençait un chant si exquis que j'étais obligée de poser mon aiguille pour l'écouter. Je suis incapable d'en décrire la beauté, malheureusement. C'était toujours le même tous les après-midi et je sentais que j'en comprenais toutes les notes.

... Je l'aimais, oh ! comme je l'aimais ! Peut-être importe-t-il peu que ce soit une chose ou l'autre, mais il faut aimer quelque chose. Évidemment j'ai toujours eu ma petite maison et le jardin, mais je ne sais pour quelle raison cela ne m'a jamais suffi. Certes on peut aimer les fleurs, elles s'y prêtent admirablement, mais elles ne répondent pas. Alors j'ai aimé l'étoile du soir. Cela paraît absurde, n'est-ce pas ? J'allais dans la cour, derrière la maison, après le coucher du soleil, et j'attendais qu'elle brillât au-dessus de l'eucalyptus noir. Je murmurais : « Te voilà, ma chérie. » Et à cet instant précis, elle semblait briller pour moi seule. Elle semblait comprendre ce... ce

sentiment qui ressemble à un désir ; pourtant ce n'est pas un désir. Est-ce un regret ?... Peut-être est-ce plus juste. Et pourtant, un regret de quoi ? j'ai tant de raisons d'être reconnaissante.

Mais quand il est entré dans ma vie, j'ai oublié l'étoile du soir, je n'avais plus besoin d'elle. Lorsque le Chinois est venu à la porte offrir ses oiseaux, il l'a soulevé dans sa petite cage, et lui, au lieu de voler éperdument comme faisaient les pauvres petits chardonnerets, a poussé faiblement un petit cri ; alors, chose curieuse, je me suis prise à lui dire précisément ce que je disais à l'étoile qui brillait au-dessus de l'eucalyptus : « Te voilà, mon chéri. » A partir de cet instant, il m'a appartenu.

... Je suis encore étonnée maintenant, quand je songe à quel point nos vies étaient liées. Dès que je descendais, le matin, et retirais la couverture qui couvrait sa cage, il m'accueillait par un petit gazouillis plein de sommeil.

Je savais que cela voulait dire : « Maîtresse, Maîtresse ! »

Alors j'accrochais la cage à son clou, dehors, et je préparais le petit déjeuner de mes trois jeunes gens ; j'attendais pour le rentrer que nous fussions seuls. Alors, la vaisselle finie, c'était toute une petite fête. J'étendais le journal sur un coin de la table et je posais la cage dessus ; il se mettait à battre des ailes désespérément, comme s'il ne savait pas ce qui allait arriver et je le grondais, je lui disais : « Tu es un vrai petit comédien. » Je grattais le plateau de la cage, j'y répandais du sable frais, je remplissais d'eau et de grain ses mangeoires, je passais un brin de mouron et la moitié d'un piment entre les barreaux. Et je suis absolument certaine qu'il comprenait et appréciait chaque numéro de cette petite représentation. Voyez-vous, il était par tempérament d'une propreté exquise. Il n'y avait jamais une tache sur son perchoir. Et, si vous aviez vu sa joie quand il était dans son bain, vous auriez compris qu'il avait une vraie passion pour la propreté. Son bain venait en dernier ; dès que je l'apportais il sautait positivement dedans. D'abord il agitait une aile, puis l'autre, puis il plongeait la tête et trempait la poitrine. Il éclaboussait d'eau toute la cuisine et ne voulait plus sortir. Je lui disais :

« Maintenant c'est assez. Tu joues la comédie. » Il finissait par sauter hors de l'eau et, posé sur un pied, il commençait à se sécher coups de bec. Finalement il se secouait, battait de l'aile, poussait un gazouillement et

tendait sa gorge.

Oh ! ce souvenir me fait trop mal ! J'étais toujours en train de frotter les couteaux à ce moment-là. Les couteaux me semblaient presque chanter aussi, tandis que je les faisais briller sur la planche.

... Une compagnie, voyez-vous, voilà ce qu'il était pour moi, une compagnie idéale. Si vous avez vécu seul, vous comprendrez combien c'est précieux ; certes, j'avais mes trois jeunes gens qui rentraient souper chaque soir et restaient parfois dans la salle à manger pour lire le journal. Mais je ne pouvais lire le journal. Mais je ne pouvais leur demander de s'intéresser aux petits événements qui composent mes journées.

Pourquoi l'auraient-ils fait ? Je ne leur étais rien. Je les ai même entendus par hasard, un soir, parler de moi sur l'escalier, ils m'appelaient « l'épouvantail ». Peu importe, je n'y attache aucune importance, pas la moindre importance ! Je comprends très bien. Ils sont jeunes. Pourquoi m'en offenserais-je ? Mais je me souviens que je me sentis, ce soir-là, particulièrement reconnaissante au ciel de n'être pas seule. Je lui racontai l'incident après leur départ. « Sais-tu comment ils ont appelé maîtresse ? » lui dis-je. Il pencha la tête de côté et me regarda avec un petit œil si brillant que je ne pus m'empêcher de rire. Il semblait trouver cela drôle.

... Avez-vous eu des oiseaux ? Si vous n'en avez pas eu, cela vous semble peut-être exagéré. Les gens se figurent que les oiseaux sont des petit êtres froids, sans cœur, qui ne ressemblent pas aux chiens et aux chats. Ma laveuse, quand elle venait le lundi, s'étonnait que je n'eusse pas « un gentil fox-terrier ». « Un canari, Mademoiselle, ce n'est pas un réconfort. » C'est faux, on ne peut plus faux ! Je me souviens qu'une nuit, je fis un rêve atroce – les rêves sont parfois affreusement cruels. – Même éveillée, je ne pouvais me remettre. Je passai ma robe de chambre et je descendis dans la cuisine prendre un verre d'eau. Sans doute étais-je encore à moitié endormie ; par la fenêtre de la cuisine qui n'avait pas de store, il me sembla que l'obscurité me regardait, m'épiait. Et soudain il me parut intolérable de n'avoir personne à qui je puisse dire : « J'ai fait un rêve atroce » ou... ou : « Cache-moi, j'ai peur de l'obscurité », je me mis un instant la tête dans les mains. J'entendis alors un petit « Cui-cui ! » Sa cage était posée sur la table, la couverture avait glissé, un rayon de lumière entrait par la fente.

« Cui-cui ! » répéta le cher petit, doucement, comme pour dire « Je suis là, Maîtresse, je suis là ! » Ce fut un si merveilleux réconfort que j'en eus les larmes aux yeux.

... Maintenant, il est parti. Je n'aurai plus jamais d'oiseau, ni aucun autre animal. C'est impossible. Quand je le trouvai, couché sur le dos, les yeux vitreux, les griffes contractées, quand je compris que jamais plus je n'entendrais le chant de mon cher petit, j'eus l'impression que quelque chose mourait en moi. Je sentis mon cœur vide comme sa cage. Je m'en remettrai, certes. Il le faut bien.

Avec le temps, on se remet de tout. On dit, d'ailleurs, que j'ai un heureux naturel. C'est vrai et j'en bénis Dieu.

... Pourtant, sans être morbide, sans me laisser aller aux souvenirs, etc... je dois avouer que la vie me semble avoir un fond de tristesse. Il est difficile de dire ce que c'est au juste. Je ne parle pas des chagrins que nous connaissons tous : la maladie, la pauvreté, la mort. Non, c'est quelque chose de tout différent. Tout au fond, tout au fond de nous, c'est quelque chose qui fait partie de nous-mêmes, comme le souffle. J'ai beau travailler et me fatiguer, si je m'arrête un instant, je sais que cela m'attend. Je me demande souvent si tout le monde éprouve la même impression. On ne sait jamais. Mais n'est-il pas étrange que, sous ce gazouillis doux et joyeux, ce fut précisément cette... tristesse –

Oh, qu'est-ce donc ? – que j'entendis ?

## HISTOIRE D'UN HOMME MARIÉ

C'est le soir. Le dîner est terminé. Nous avons quitté la petite salle à manger pour regagner le bureau, où le feu est allumé. Tout est comme de coutume. Je suis installé à ma table de travail, placée obliquement dans une encoignure ; assis derrière, je fais face à la pièce. La lampe surmontée d'un abat-jour vert est allumée. J'ai devant moi deux grands livres de références, ouverts tous les deux, une pile de journaux... tout l'appareil d'un homme extrêmement occupé. Ma femme, tenant son petit garçon sur les genoux, est assise sur une chaise basse, devant le feu. Elle va coucher le bébé, puis elle desservira la table et empilera les plats dans la cuisine, pour la petite bonne qui viendra faire la vaisselle demain matin. Mais la chaleur, le calme, le bébé assoupi l'ont rendue songeuse. Un des petits chaussons de laine rouge est enlevé, l'autre pas. Ma femme est assise, penchée en avant, elle serre le petit pied nu et considère le feu ; la flamme jaillit, retombe, brille de nouveau et l'ombre de ma femme, une immense Madone à l'Enfant, apparaît sur le mur et s'évanouit...

Dehors il pleut. J'aime me représenter la fenêtre froide, mouillée, là, derrière le store, et plus loin les buissons noirs du jardin, aux larges feuilles brillantes de pluie. Derrière la grille, la route est luisante, les deux petites gouttières chantent, enrouées, l'une en face de l'autre ; les reflets clignotants des réverbères font penser à des poissons scintillants. Je suis ici et là-bas en même temps ; je lève la tête vers le ciel sombre et il me semble qu'il doit pleuvoir sur le monde entier ; toute la terre est trempée, partout la pluie tombe avec un bruit doux et rapide, tambourine avec un bruit sec et régulier, fait un glouglou qui ressemble à un sanglot mêlé de rire ou à ce léger clapotis joyeux de l'eau

qui tombe dans les lacs tranquilles et les fleuves débordants.

Au même instant j'arrive dans une étrange cité, je me glisse sous la capote d'un cab, le cocher ôte prestement la couverture du cheval qui souffle avec bruit, nous courons d'un abri à l'autre, nous suivons une personne, nous faisons un écart pour en éviter une autre. Je sens que nous longeons de grandes maisons, elles ont clos portes et volets pour se protéger de la nuit ;

les balcons ruissellent de pluie et les pots de fleurs sont inondés. Je traverse des jardins abandonnés, j'entre dans des serres qui sentent le moisi. (Vous savez comme le bois d'une serre est mou, presque croulant, quand il pleut.) Je suis debout, au bord d'un quai sombre, je remets mon ticket dans la main rouge et humide d'un vieux matelot qui porte un vêtement de toile cirée. La mer sent fort ! Les bateaux à l'ancre s'entrechoquent bruyamment ! Je traverse une cour de ferme, je suis encapuchonné d'un vieux sac, je porte une lanterne, et le chien, qui ressemble à un paillason trempé, se secoue sur moi. Maintenant je marche le long d'une route déserte. Impossible d'éviter les flaques d'eau, et les arbres s'agitent, s'agitent...

On pourrait continuer semblable catalogue indéfiniment – on pourrait aller jusqu'à soulever une feuille d'arum et découvrir les minuscules colimaçons qui s'y attachent, jusqu'à compter... et quoi encore ?... Mais ces descriptions ne semblent être que des indices, des traces de mes impressions, les vertes traînées brillantes que laissent des pas sur l'herbe humide. Ce n'est pas l'impression elle-même. Tandis que je fais cette réflexion, une voix superbe, lugubre, monte dans ma poitrine. Oui, elle se rapproche davantage de ce que je voudrais exprimer. Quelle voix !

Quelle puissance ! Quelle douceur veloutée ! C'est une merveille !... Soudain ma femme se retourne vivement.

Elle sait (depuis combien de temps ?) que je ne travaille pas. C'est étrange, elle regarde bien en face, pourtant son sourire est très timide et elle dit d'une voix hésitante : « A quoi penses-tu ? »

Je souris et je pose deux doigts en travers de mon front, suivant mon habitude. Je réponds doucement : « A rien. »

A ces mots, elle s'agite et, essayant de ne pas donner d'importance à ses paroles, elle dit : « Oh, mais tu devais penser à quelque chose ! »

Je rencontre alors son regard, en face, et j'ai l'impression que son visage tremble un peu. Ne s'habituerait-elle jamais à ces petits mensonges sans importance, pour ainsi dire quotidiens ? N'apprendra-t-elle jamais à ne pas s'exposer à ces chocs ou bien à se cuirasser ?

« Vraiment, je ne pensais à rien ! »

C'est fait, je vois que le coup a porté. Elle se détourne, enlève au bébé l'autre chausson rouge ; elle l'assied, commence à le déboutonner par derrière. Je me demande si ce petit paquet mou qu'elle fait rouler voit quelque chose, sent quelque chose ! Maintenant elle le retourne sur son genou et les bras et les jambes s'agitent mollement ; dans cette lumière, il ressemble étrangement à un jeune crabe.

Chose curieuse, je ne puis concevoir le lien qui existe entre lui, ma femme et moi ; je ne l'ai jamais accepté comme nôtre. Chaque fois que j'entre dans le vestibule et que je vois la petite voiture, je me prends à penser : « Tiens, quelqu'un a amené un bébé. » Quand ses cris m'éveillent la nuit, je suis tenté de reprocher à ma femme d'avoir fait entrer ce bébé. A vrai dire, bien que ma femme possède sans doute un vif instinct maternel, elle ne me semble pas appartenir à ce type de femmes destinées à porter des enfants dans leur sein. C'est tout autre chose. Je ne vois pas en elle cette aisance, cet enjouement pour ainsi dire animal, cette façon d'embrasser rapidement son enfant, de le dorloter comme font les jeunes mères. Il n'y en a chez elle aucune trace. Je crois qu'en lui attachant son bonnet elle a les sentiments d'une tante plutôt que d'une mère.

Certes, je puis me tromper, peut-être a-t-elle pour lui un attachement passionné... mais je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, n'est-il pas légèrement indécent d'éprouver pareils sentiments touchant sa propre femme ? Indécentes ou non, telles sont mes impressions. D'autre part, comment puis-je espérer raisonnablement que ma femme, une femme dont le cœur est brisé, va passer son temps à jouer avec son bébé ? Mais c'est à côté de la question. Elle n'a jamais joué avec lui un instant, même quand son cœur était intact.

Maintenant elle a porté le petit au lit. J'entends son pas tranquille et régulier, elle va et vient de la salle à manger à la cuisine et le bruit des assiettes l'accompagne.

Maintenant tout est silencieux. Que se passe-t-il ? Oh, je le sais aussi sûrement que si j'étais allé voir ; elle est debout au milieu de la cuisine, face à la fenêtre ruisselante de pluie. Elle baisse la tête, le bout de son doigt trace des figures, n'importe lesquelles, sur la table. Il fait froid dans la cuisine, le gaz saute, le robinet fuit, c'est un tableau de désolation. Et nul ne viendra par derrière la prendre dans ses bras, baiser sa chevelure soyeuse, l'amener près

du feu et frotter ses mains pour les réchauffer. Nul ne l'appellera, nul ne se demandera ce qu'elle fait là. Elle le sait. Et pourtant, parce qu'elle est femme, au fond, au fin fond de son cœur, elle attend que le miracle se produise, et elle préfère s'accrocher à cette morne, morne illusion, plutôt que de se résigner à vivre ainsi.

Vivre ainsi... J'écris ces mots très soigneusement, d'une belle écriture. Je ne sais pour quelle raison j'ai envie de les signer ou d'écrire au-dessous : En essayant une plume neuve. Sérieusement, n'est-il pas stupéfiant de songer à ce que peut contenir une seule petite phrase d'aspect innocent ? Je suis tenté, terriblement tenté de le savoir. Je vois la scène. La table du dîner. Ma femme vient de me passer mon thé. Je le remue, je lève la cuiller, je chasse nonchalamment un petit brin de thé, puis je l'attrape soigneusement et, après l'avoir amené sur le rivage, je murmure très doucement : « Combien de temps allons-nous continuer à vivre ainsi ? » Et immédiatement se produit ce fameux « éclair aveuglant », ce coup de tonnerre assourdissant ; des décombres énormes sont projetés en l'air (j'aime les décombres, je dois l'avouer, et quand les sombres nuages de fumée se sont dissipés...).

Mais cela n'arrivera jamais, jamais je ne saurai ce que contient cette petite phrase. On la trouvera en moi « intacte », comme on dit. « Ouvrez mon cœur et vous verrez... »

Pourquoi ? Ah ! là, vous me tenez ! Il n'est pas de question à laquelle il soit plus difficile de répondre. Pourquoi certains êtres restent-ils ensemble ? Mettons de côté r « amour des enfants », la « force de l'habitude », les « raisons d'économie » ; ce ne sont guère que des balivernes inventées par les hommes de loi. Si l'on essaie vraiment de découvrir pourquoi certains êtres ne se séparent pas, on rencontre un mystère. C'est parce qu'ils ne le peuvent pas ; ils sont liés. Et personne au monde ne sait quel lien les attache, excepté eux deux. Suis-je obscur ? Il me semble que la chose elle-même n'est pas très limpide. Exprimons cette idée sous une autre forme. Supposez que vous ayez reçu toutes les confidences de l'un puis de l'autre. Supposez que vous connaissiez tout ce qui concerne le cas. Vous y avez appliqué, non seulement votre sympathie la plus profonde, mais votre critique la plus impartiale et la plus honnête, et, avec beaucoup de calme (mais non sans une légère sensation de plaisir, car il y a, je le jure, dans les meilleurs d'entre nous quelque chose

qui bondit et pousse un cri de joie à la pensée de détruire), vous déclarez : « Eh bien, à mon avis, deux êtres comme vous doivent se séparer. Vous ne ferez rien de bon ensemble sur la terre. Vraiment, il me semble que c'est un devoir pour chacun de vous de rendre sa liberté à l'autre. »

Qu'arrivera-t-il alors ? Ils en conviennent tous deux. C'est aussi leur conviction. Vous ne faites qu'exprimer ce qu'ils ont ruminé durant toute la nuit dernière. Et ils partent, résolus à suivre votre conseil sur-le-champ... et quand vous avez de leurs nouvelles, la fois suivante, ils sont encore ensemble. Vous voyez, vous avez compté sans le facteur inconnu, leur lien, leurs secrètes affinités qu'eux-mêmes ne pourraient exprimer, même s'ils le voulaient.

Vous pouvez tout expliquer jusque là, mais pas plus loin. Oh, ne vous méprenez pas sur le sens de ce que j'affirme ! Cela n'a pas nécessairement un rapport avec le fait qu'ils couchent ensemble... Je suis amené ici à exprimer une pensée que j'ai souvent à demi nourrie. Ce ne sont pas les êtres humains, tels que nous les connaissons, qui se choisissent, c'est le propriétaire, le second moi qui habite en eux, qui fait le choix, suivant ses desseins particuliers, et, ceci paraîtra peut-être d'une subtilité absurde, c'est le second moi de l'autre qui répond. Très obscurément, il me semble du moins, nous sentons cela, dans la mesure où nous sentons la désespérante impossibilité d'y échapper.

Bref, tout cela revient à dire : si le moi superficiel de ma femme et le mien sont heureux, tant mieux pour nous, s'ils sont malheureux, tant pis... Mais je ne sais pas, je ne sais pas, peut-être est-ce tout à fait particulier à moi, j'ai la sensation (oui, c'est bien une sensation) que nous ressemblons étrangement à des coquillages, à de petites créatures qui penchent la tête hors d'une guérite, devant la porte, ou bien, regardant par le carreau à l'entrée de la maison, à de pauvres petits serviteurs, qui ne peuvent même pas dire avec certitude si le maître de la maison est là ou non...

La porte s'ouvre... ma femme... « Je vais me coucher », dit-elle.

Je lève un regard vague, je réponds évasivement : « Tu vas te coucher. – Oui... – Une petite pause. – Tu n'oublieras pas d'éteindre le gaz dans l'entrée, n'est-ce pas ? »

Et je répète : « Le gaz de l'entrée. »

Il fut un temps, avant... où cette habitude – ce n'était pas réellement une habitude alors, mais c'en est une maintenant – était une de nos plus délicieuses occasions de plaisanterie.

A l'origine, plusieurs fois, j'étais réellement absorbé profondément et je ne l'entendais pas. J'émergeais seulement de mon rêve pour la voir secouer la tête et me dire en riant : « Tu n'as pas entendu un mot !

– Non. Qu'est-ce que tu as dit ? »

Pourquoi trouvait-elle cela si amusant et si charmant ? Elle était ravie. « Oh, mon chéri, c'est tellement toi ! C'est si... si... » Et je sentais qu'elle m'aimait davantage à cause de cela. Je sentais qu'elle guettait positivement les occasions de venir me déranger et naturellement je m'en faisais un jeu. Elle était sûre de me trouver plongé dans mon travail, chaque soir à dix heures et demie. Mais maintenant ? Je ne sais pourquoi il me semble qu'il serait grossier de cesser le jeu ; c'est plus simple de continuer.

Mais qu'est-ce qu'elle attend ce soir ? Pourquoi ne s'en va-t-elle pas ? Pourquoi prolonger ce tête-à-tête ? Elle part.

Non, la main posée sur le bouton de porte, elle se retourne et elle dit, d'une petite voix étrange, étouffée : « Tu n'as pas froid ? »

Oh, ce n'est pas bien d'être si pathétique ! C'est tout bonnement odieux. Un frisson me parcourt tout entier avant que je parvienne à articuler un « non » indifférent, en froissant de la main gauche mes pages de notes.

Elle est partie, elle ne reviendra plus ce soir. Je ne suis pas seul à le savoir, la chambre elle aussi change d'aspect.

Elle se détend comme un vieil acteur. Lentement le masque tombe, la tension contrainte qui pesait sur elle se transforme en réflexion grave et morose. Chaque ligne, chaque pli respire la fatigue. La glace est ternie, les cendres blanchissent.

Seule ma lampe sournoise continue de brûler... Mais quelle indifférence cynique me témoignent toutes ces choses !

Pourtant, je me flatte peut-être, mais non, nous nous comprenons. Vous

connaissez ces histoires de petits enfants élevés par des loups, acceptés par le clan, et qui circulent librement au milieu de leurs frères gris au pied léger ? Il m'est arrivé une chose analogue. Mais, attendez !... Cette comparaison avec les loups ne me convient pas. C'est curieux, avant de l'écrire, quand elle était encore dans ma tête, j'en étais enchanté. Elle me semblait exprimer et, qui plus est, faire sentir précisément ce que je voulais dire. Mais écrite, j'en flaire immédiatement la fausseté... Et la source de cette fausseté est dans l'expression « au pied léger ». Vous ne trouvez pas ? Les frères gris au pied léger !... « Au pied léger », je n'emploie jamais cette expression. Quand j'ai écrit « loup », l'autre expression m'a traversé l'esprit, comme une ombre, et je n'ai pu m'empêcher de l'écrire. Dites-moi, dites-moi, pourquoi est-il si difficile d'écrire simplement, et non seulement, simplement, mais sotto voce, comprenez-vous ce que je veux dire ? C'est ainsi que j'aspire à écrire.

Pas de jolis effets, pas de bravura. Simplement la vérité nue, comme seul un menteur peut la dire.

J'allume une cigarette, je me renverse en arrière, je respire profondément et je me prends à songer : ma femme est-elle endormie, ou bien, couchée dans son lit froid, ouvret-elle tout grands, dans l'obscurité, ses yeux confiants, effarés ? Ses yeux ressemblent à ceux d'une vache que l'on pousse sur la route. « Où me mène-t-on ? Quel mal ai-je fait ? » semblent-ils dire. Mais, vraiment, je ne suis pas responsable de ce regard, c'est son expression naturelle.

Un jour, en vidant un tiroir, elle trouva une petite photographie d'elle, prise autrefois, quand elle était petite fille, à l'école. En costume de confirmation, m'expliqua-t-elle.

Et c'étaient les mêmes yeux déjà. Je me souviens de lui avoir dit : « Est-ce que tu as toujours eu l'air aussi triste ? »

Penchée sur mon épaule, elle rit d'un rire léger : « Est-ce que j'ai l'air triste ? Je trouve que c'est tout à fait moi. »

Et elle attendait que je fisse quelque réflexion. Mais j'admirais le courage dont elle faisait preuve en me la montrant : c'était une photographie hideuse ! Et je me demandai une fois de plus si elle savait à quel point elle était laide et se consolait en pensant que lorsqu'on aime on ne critique pas, on accepte

tout, ou bien si, vraiment, elle ne se trouvait pas mal et s'attendait à une remarque flatteuse.

Oh ! cette dernière supposition était indigne de ma part ! Comment pouvais-je oublier les innombrables fois où j'avais senti qu'elle se détournait pour éviter la lumière, et cachait son visage contre mon épaule. Et surtout, comment pouvais-je oublier l'après-midi de notre mariage ? Nous étions assis sur un banc vert, dans le jardin botanique, nous écoutions l'orchestre ; entre deux morceaux, elle se tourna soudain vers moi et d'un ton indifférent comme elle aurait dit : « Crois-tu que l'herbe est humide ? » ou « Crois-tu que c'est l'heure du thé... » elle me demanda : « Dis-moi, penses-tu que la beauté physique ait une telle importance ? »

Je n'ose me demander combien de fois elle avait répété cette question intérieurement avant de la formuler. Et savez-vous ce que je répondis ?... A ce moment, sur mon ordre, semblait-il, l'orchestre lança quelques accords durs, éclatants, et je réussis à crier gaiement par-dessus la musique : « Je n'ai pas entendu ce que tu as dit. » C'était diabolique, n'est-ce pas ? Peut-être pas tout à fait. Elle eut l'air d'un malheureux patient qui entend le chirurgien lui dire : « L'opération sera sûrement nécessaire, mais pas maintenant. »

Mais tout cela donne l'impression que ma femme et moi nous ne fûmes jamais réellement heureux ensemble.

C'est faux ! C'est faux ! Nous fûmes heureux, d'un bonheur merveilleux, radieux. Nous fûmes un couple modèle. Vous auriez pu nous voir ensemble, n'importe quand, n'importe où, vous auriez pu nous suivre, nous dépister, nous épier, nous prendre à l'improviste, vous auriez toujours été forcés de confesser : « Je n'ai jamais vu un couple plus parfaitement assorti. » Il en fut ainsi jusqu'à l'automne dernier.

En réalité, pour expliquer ce qui se produisit alors, il me faudrait remonter bien loin, redevenir tout petit, retrouver le temps où, des deux mains, je serrais les barreaux de l'escalier ; la rampe m'arrivait au-dessus de la tête et, entre les barreaux, je contemplais avec curiosité mon père qui montait et descendait à pas feutrés. Les paliers avaient des vitres de couleur. Quand il montait, sa tête chauve était d'abord écarlate, puis jaune. Quelle peur j'avais ! Quand on me mettait au lit, je rêvais que nous habitions dans un des gros

bocaux colorés de mon père. Il était pharmacien. Je suis né neuf ans après le mariage de mes parents. Je suis fils unique et l'effort de mettre au monde le pauvre petit bourgeon fané que je devais être épuisa toutes les forces de ma mère ; elle ne quitta plus jamais sa chambre. Le lit, le canapé, la fenêtre, elle vivait dans ce cercle. Je la revois très bien, les jours où, assise à la fenêtre, la joue appuyée sur sa main, elle regardait dehors. Sa chambre donnait sur la rue. En face, se dressait un mur recouvert d'affiches pour les spectacles forains, les cirques ambulants, etc... Je suis debout près d'elle, nous contemplons la dame svelte en robe rouge qui donne un coup d'ombrelle au monsieur brun, le tigre que l'on apercevait dans la jungle, tout près du clown tenant une bouteille en équilibre sur son nez, la petite fille à chevelure d'or, assise sur les genoux d'un vieux nègre portant un chapeau de coton à larges bords... Ma mère se tait. Les jours où elle est sur le canapé, elle porte une robe de chambre en flanelle qui me fait horreur et le coussin glisse sans cesse du canapé dur. Je le ramasse. Des fleurs et des lettres sont brodées dessus. Je demande ce que veulent dire ces lettres et ma mère murmure : « Bon repos ! » Quand elle est au lit, ses doigts tressent en petites nattes serrées la frange du couvrepieds ; elle a les lèvres minces. Ce sont les seuls souvenirs que j'aie gardés de ma mère, hormis le ' dernier épisode étrange, qui vint plus tard.

Mon père... Pelotonné dans un coin, sur le couvercle d'une boîte ronde qui contenait des éponges, j'ai si longtemps contemplé mon père que son image, coupée à la taille par le comptoir, s'est pour ainsi dire solidifiée dans ma mémoire. Il était absolument chauve ; tête polie, en forme d'œuf allongé, joues ridées couleur d'ivoire, petites poches sous les yeux, grandes oreilles pâles ressemblant à des anses de panier. Ses manières étaient discrètes, sournoises, légèrement moqueuses et teintées d'impudence.

Longtemps avant de pouvoir l'analyser, je connaissais le mélange ; il m'arrivait même de le copier dans mon coin ; penché en avant, j'essayais de reproduire en petit son air légèrement moqueur. Le soir, ses clients étaient surtout des jeunes femmes, quelques-unes venaient tous les jours pour son fameux stimulant à dix sous. Leur mise voyante, leur voix, leurs allures libres me fascinaient. J'aurais bien voulu être mon père et leur passer, par-dessus le comptoir, le petit verre de liquide bleuâtre qu'elles avalaient si avidement. Dieu sait de quoi il était composé !... Des années plus tard, j'en bus un peu, seulement pour en connaître le goût, et j'eus l'impression d'avoir reçu un

coup terrible sur la tête, je me sentis assommé.

J'ai gardé d'une de ces soirées un souvenir ineffaçable.

Il faisait froid, ce devait être en automne car le gaz à la flamme vacillante était allumé après mon goûter. J'étais assis dans mon coin et mon père faisait quelque mélange ; la boutique était vide. Soudain, la sonnette retentit et une jeune femme entra précipitamment ; elle pleurait si haut, sanglotait si fort que cela ne semblait pas réel. Elle portait une cape verte, garnie de fourrure, et un chapeau où pendaient des cerises. Mon père sortit de son abri. Elle ne put s'arrêter tout d'abord ; debout au milieu de la boutique, elle se tordait les mains en poussant des gémissements. Je n'ai jamais entendu pareils cris depuis lors. Enfin elle parvint à dire entre deux sanglots : « Donnez-moi un stimulant ! » Puis elle poussa un long soupir, s'écarta de mon père en tremblant et dit d'une voix entrecoupée : « J'ai eu de mauvaises nouvelles ! » A la lueur vacillante du gaz, je vis que tout le côté de sa figure était enflé et rouge ; elle avait la lèvre coupée et sa paupière semblait collée à son œil humide. Mon père poussa le verre sur le comptoir, elle sortit son porte-monnaie de son bas et le paya. Mais elle ne pouvait boire, elle serrait le verre et regardait droit devant elle, comme si elle n'en pouvait croire ses yeux. Chaque fois qu'elle relevait la tête, les larmes jaillissaient de nouveau. Finalement, elle reposa le verre, il n'était d'aucune utilité. Serrant sa cape d'une main, elle sortit de la boutique en courant, comme elle y était entrée. Mon père demeura impassible. Longtemps après son départ, je restai tapi dans mon coin et quand j'y repense il me semble que je sens tout mon corps vibrer... « Ainsi, voilà ce que c'est dehors, pensais-je, voilà à quoi ressemble le monde, dehors. »

Vous souvenez-vous de votre enfance ? Je rencontre constamment de merveilleux récits, écrits par des auteurs qui déclarent se rappeler « tout ». Ce n'est certes pas mon cas. Les bandes noires, les lacunes, tiennent beaucoup plus de place que les éclaircies lumineuses. Il me semble avoir passé la plus grande partie de mon temps comme une plante enfermée dans une armoire. Par intervalles, quand le soleil brillait, une main indifférente me sortait sur l'appui de la fenêtre et puis me rentrait prestement et c'est tout.

Mais que se passait-il dans l'obscurité ?... Je me le demande.

Est-ce que je poussais ? Tige pâle... feuilles timides... bourgeon blanc, hésitant. Rien de surprenant à ce que l'on me détestât à l'école. Les maîtres eux-mêmes me fuyaient.

Je sentais bien que ma voix douce, hésitante, leur inspirait de la répugnance. Je sentais aussi qu'ils évitaient mon regard timide, effaré. J'étais petit et maigre et je sentais la pharmacie. Mon surnom était Gregory Powder. L'école était un bâtiment blanc, planté au flanc de la colline dénudée. Des bandes rouge sombre, comme du sang, étaient tracées sur les remblais de glaise bourbeuse qui bordaient la cour de récréation. Je me cache dans le corridor obscur où sont pendus les vêtements, un des maîtres m'y découvre :

« Qu'est-ce que vous faites là, dans le noir ? » Sa voix terrible me tue, j'expire sous ses yeux. Je suis debout au milieu d'un cercle de têtes tendues vers moi, certaines sont grimaçantes, d'autres me regardent gloutonnement, d'autres crachent. Et il fait toujours froid. De gros nuages traversent le ciel, ils s'écrasent, ils se pressent ; l'eau moisie est gelée dans la citerne, la cloche rend un son mat, elle semble engourdie par le froid. Un jour, ils mirent un oiseau mort dans la poche de mon pardessus. Je le trouvai en arrivant à la maison. Mon cœur palpita d'une étrange façon quand je sortis ce petit corps terriblement doux et froid, aux pattes fines comme des épingles, aux griffes contractées. Je m'assis sur le pas de la porte qui donnait dans la cour et je posai l'oiseau dans ma casquette. Autour de son cou, les plumes semblaient humides, et une toute petite touffe, se dressait juste au-dessus de ses yeux clos.

Son bec était si bien fermé que je ne pouvais distinguer la marque de l'ouverture. J'étendis une aile et je touchai le duvet très doux qui se cachait dessous ; j'essayai de refermer les griffes autour de mon doigt. Mais je n'éprouvais pas de chagrin à la vue de cet oiseau, non, seulement un étonnement mêlé de curiosité. La cheminée de la cuisine versait une fumée abondante, les flocons de suie, doux et légers, flottaient dans l'air. Par une grosse fente, dans le ciment de la cour, une chétive plante à fleurs rougeâtres et tristes avait réussi à pousser. Mon regard se reporta sur l'oiseau mort... Et je me rappelle qu'alors, pour la première fois, je chantai... ou plutôt j'écoutai une voix silencieuse monter dans la petite cage de mon être.

Mais quel rapport existe-t-il entre tout cela et mon bonheur conjugal ? En

quoi tout cela peut-il concerner ma femme et moi ? Pourquoi, dans le but de raconter ce qui se produisit l'automne dernier, remonter si loin dans le passé ? Le passé... Qu'est-ce que le passé ? Je puis dire que le flocon de suie étoilée, posé sur une feuille de la plante chétive, l'oiseau gisant sur la doublure ouatinée de ma casquette, le pilon de mon père, le coussin de ma mère, appartiennent au passé. Mais cela ne veut pas dire du tout qu'ils m'appartiennent moins qu'à l'instant où je les contemplais de mes yeux et les touchais de mes mains.

Non, ils m'appartiennent davantage, ils sont une partie vivante de mon être. Qui suis-je, en effet, assis ici, à cette table, si ce n'est mon passé ? Si je le renie, je ne suis rien.

Et si j'essayais de diviser ma vie en enfance, adolescence, jeunesse, etc... ce serait artificiel ; je saurais que je le fais uniquement à cause de l'agréable sensation d'importance que l'on éprouve à établir des lignes de démarcation, à employer de l'encre verte pour l'enfance, rouge pour la période suivante et violette pour l'adolescence. Il est une vérité que j'ai apprise, une vérité à laquelle je crois fermement : rien n'arrive subitement. Oui, c'est je crois ma religion.

Prenons un exemple : la mort de ma mère. Ce fait n'est pas plus loin de moi aujourd'hui que le jour où il se produisit. Il est tout aussi proche, étrange, énigmatique ; un nombre incalculable de fois, je m'en suis remémoré les circonstances et, pourtant, je n'en sais pas plus maintenant qu'alors. Ai-je rêvé ces faits, ou se sont-ils réellement produits ? J'avais alors treize ans et je couchais dans un petit réduit qui ouvrait sur ce que nous appelions le demi-palier. Une nuit, je m'éveillai en sursaut et je vis ma mère, en chemise de nuit ; elle n'avait même pas enfilé l'odieuse robe de chambre en flanelle, elle était assise sur mon lit. Mais, chose étrange et effrayante, elle ne me regardait pas. Elle avait la tête baissée, sa mince queue de cheveux tombait entre ses deux épaules, elle serrait ses mains entre ses genoux et mon lit était secoué ; elle grelottait. C'était la première fois que je la voyais hors de sa chambre. Je dis, du moins je le crois : « Est-ce vous, maman ? » Elle se retourna et je vis, à la lueur de la lune, qu'elle avait un air étrange. Son visage paraissait ratatiné, tout changé. Elle ressemblait aux gamins de l'école, assis sur les marches de la piscine ; ils frissonnaient exactement de la même façon, quand ils avaient

envie d'entrer dans l'eau et peur en même temps. « Tu es réveillé ? » dit-elle. Elle ouvrit les yeux, je crois qu'elle sourit. Elle se pencha vers moi. « Je suis empoisonnée, murmura-t-elle, ton père m'a empoisonnée. » Et elle secoua la tête. Puis elle disparut, avant que j'aie pu dire un mot ; je crus entendre la porte se fermer. Je restai assis, immobile, incapable de faire un mouvement ; j'attendais la suite, il me semble. Un long moment, je prêtai l'oreille ; aucun bruit ne vint. La bougie était près de mon lit, mais j'avais trop peur pour étendre la main et prendre les allumettes. Tandis que je me demandais ce qu'il fallait faire et que mon cœur battait à grands coups... tout devint confus. Je m'étendis, je m'enroulai dans mes couvertures et m'endormis. Le lendemain matin, on trouva ma mère morte d'une embolie.

Cette visite nocturne se produisit-elle ? L'ai-je rêvée ?

Pourquoi ma mère serait-elle venue me dire cela ? Et si elle vint, pourquoi s'en alla-t-elle si vite ? Et son expression, si joyeuse sous le masque effrayé, était-elle réelle ?

Je le crus absolument le jour de l'enterrement, quand je vis mon père déguisé pour jouer son rôle – chapeau et le reste. Ce chapeau haut de forme noir, luisant et arrondi, me semblait un bouchon recouvert de cire noire et la personne de mon père ressemblait étonnamment à une bouteille ; sa figure tenait lieu d'étiquette : « poison mortel ».

Cette pensée me traversa l'esprit tandis que j'étais debout, en face de lui, dans le vestibule. Poison mortel ou le vieux P. M. fut le surnom que je lui donnai depuis ce jour, en mon particulier.

Il se fait tard, tard. J'aime la nuit, j'aime sentir l'obscurité monter lentement, comme une marée, et lentement laver, tourner et retourner, élever et faire flotter tout ce qui gît épars sur la plage obscure, tout ce qui gît caché au creux des rochers. J'aime, j'aime cette étrange impression d'être entraîné on ne sait pas où...

Après la mort de ma mère, je détestais me coucher. Je m'asseyais sur l'appui de la fenêtre, le corps replié, et je contemplais le ciel. Il me semblait que la lune se déplaçait beaucoup plus vite que le soleil et je choisis une grosse étoile, verte et brillante, je l'adoptai. C'était mon étoile !

Mais jamais je ne m'imaginai qu'elle me faisait signe ou qu'elle scintillait

joyeusement pour moi. Cruelle, indifférente, splendide, elle brillait dans la nuit des airs. Peu m'importait, c'était mon étoile ! Tout contre la fenêtre, poussait une plante grimpante qui portait des bouquets de petites fleurs roses et violettes. Ces fleurs me connaissaient.

Quand je les touchais, le soir, elles accueillait la caresse de mes doigts, les petites vrilles si faibles, si délicates, savaient que je ne leur ferais pas de mal. Quand le vent remuait les feuilles, je sentais que je comprenais leur bruit et quand je venais à la fenêtre, il me semblait que les fleurs se disaient entre elles : « Le petit est là. » Les mois passaient et je voyais souvent une lumière dans la chambre de mon père, au-dessous. J'entendais des voix et des rires.

« Il y a une femme avec lui », pensai-je. Mais cela ne voulait rien dire pour moi. Peu à peu, la voix gaie, le timbre du rire me firent penser que c'était une des filles qui venaient le soir dans la boutique et, graduellement, je commençai à m'imaginer laquelle c'était. C'était la brune en costume tailleur rouge, qui m'avait un jour donné dix sous. Un visage rieur s'était penché sur moi, un souffle chaud avait chatouillé mon cou, de petites perles noires brillaient au bord des longs cils et, quand elle avait ouvert les bras pour m'embrasser, une merveilleuse vague de parfum m'avait enveloppé. Oui, c'était bien elle...

Le temps passait ; j'oubliais la lune et mon étoile verte et ma timide plante grimpante. Je m'approchais de la fenêtre pour guetter la lumière qui brillait dans la chambre de mon père, pour écouter la voix rieuse. Une nuit, je m'assoupis et je rêvai que cette fille revenait, elle m'attirait encore contre elle ; une douceur embaumée, chaude et gaie, flottait sur moi comme un nuage. Mais quand j'essayai de voir, les yeux devinrent moqueurs, les lèvres rouges s'ouvrirent et elle siffla : « Petit surnois ! petit surnois ! » mais elle ne paraissait pas fâchée, elle semblait comprendre et son sourire faisait penser à un rat... Il était odieux !

La nuit suivante, j'allumai la bougie et je m'assis devant la table pour changer. Peu à peu, la flamme vacillante s'affermir et un étroit lac de cire liquide se forma, entouré d'un mur blanc et lisse. Je pris une épingle et fis de petits trous dans ce mur et puis je les bouchai, avant que la cire n'eût le temps de s'échapper. Au bout d'un moment je me figurai que la flamme jouait avec moi, elle sautait, vacillait, se démenait, elle avait l'air de rire. Je jouais en

souriant avec la bougie, je brisais les petits pics de cire blanche qui s'élevaient au-dessus du mur et je les faisais flotter sur mon lac ; peu à peu une atroce sensation de tristesse m'étreignit ; oui, c'est le mot. Elle monta des genoux aux cuisses et aux bras ; mon corps entier souffrait une véritable agonie. L'impression était si étrange que j'étais incapable de faire un mouvement, j'étais lié à cette table, je ne pouvais même pas laisser tomber l'épingle que je tenais entre le pouce et l'index. Pendant un instant il se produisit en moi une sorte d'arrêt.

Puis l'enveloppe desséchée du bourgeon éclata et tomba, la plante enfermée dans l'armoire fleurit. « Qui suis-je ? pensais-je. Qu'est-ce que tout cela ? » Et je regardai ma chambre, le buste ébréché d'un nommé Hahnemann, posé sur le dessus de l'armoire, mon petit lit dont l'oreiller avait la forme d'une enveloppe. Je vis tous ces objets, mais d'une manière différente... Toutes ces choses vivaient, toutes, et moi aussi j'étais vivant et... je ne puis exprimer cela autrement, entre nous, les barrières étaient tombées, j'étais entré dans mon univers !

Les barrières étaient tombées. J'avais été toute ma vie un petit exilé, jusqu'alors personne ne m'avait « accepté », j'étais demeuré solitaire dans l'armoire ou dans la cave.

Mais, cette fois, j'étais recueilli, accepté, revendiqué. Je ne me détournai pas consciemment du monde des humains – je ne l'avais jamais connu – mais, depuis cette nuit-là, je me tournai consciemment et plus profondément que je ne puis l'exprimer vers mes frères silencieux...

## CIEL SEREIN

Au petit déjeuner, ce matin-là, ils étaient d'humeur charmante. Qui donc en était cause, lui ou elle ?... Elle tenait, il est vrai, à être aussi attrayante que possible le matin ; elle jugeait que cela faisait partie de son devoir envers lui, envers leur amour, et elle portait de délicieux bonnets, d'amusantes petites vestes et des mules de couleur au petit déjeuner ; elle veillait aussi à ce que la table fût parfaite, au sens où lui et elle, couple raffiné, entendaient ce mot. Mais lui aussi, si frais, si soigné, si satisfait, apportait sa part à la joie commune... Elle était descendue la première ; elle était assise à sa place quand il entra dans la salle à manger. Se penchant sur le dossier de la chaise, il posa ses mains sur les épaules de sa femme ; il se pencha, frotta doucement sa joue contre la sienne et murmura doucement : « Donne-moi mon thé, chérie » ; elle sentit en lui une légère fierté de propriétaire qui la fit rougir de plaisir. Elle souleva la théière d'argent dont le couvercle portait une poire ciselée et lui versa son thé.

« Merci... Tu sais que tu es ravissante ce matin !

– C'est vrai ?

– Oui, recommence, regarde-moi encore. Quels yeux tu as !... On dirait des yeux d'enfant. Je n'ai jamais vu des yeux aussi brillants que les tiens.

– Oh ! mon Dieu ! Elle poussa un soupir de joie.

J'adore m'entendre dire des choses agréables !

– Oui, c'est vrai, enfant gâtée ! Veux-tu un peu de ceci ?

– Non, merci... Chéri ! » Sa main s'abattit sur celle de son mari. « Oui ?... »

Elle ne dit rien de plus, elle répéta seulement : « Chéri ! »

Il avait cet air qu'elle aimait, un air doucement railleur. Il faisait semblant de ne pas comprendre ce qu'elle voulait dire, mais naturellement il comprenait très bien. Il faisait semblant de penser : « La voilà bien ! Fiez-vous à une femme ! Elle est toute prête à faire une scène d'amour passionné

par-dessus la table du petit déjeuner, à neuf heures du matin. » Mais elle ne s’y laissait pas prendre, elle savait qu’il éprouvait exactement les mêmes sentiments qu’elle. Cette indulgence amusée, ce désespoir simulé faisaient partie de l’attitude masculine, voilà tout !...

« Me permettras-tu de me servir de mon couteau ou de le reposer sur la table ? »

En vérité, Mona ne s’était encore jamais habituée au sourire de son mari. Ils étaient mariés depuis trois ans. Elle l’aimait pour d’innombrables raisons, mais, tout le reste mis à part, elle l’aurait aimé uniquement à cause de son sourire. Si ce n’avait pas paru absurde, elle aurait dit qu’elle avait le coup de foudre chaque fois qu’il souriait.

D’autres personnes sentaient aussi le charme de ce sourire, d’autres femmes, elle en était certaine. Parfois il lui semblait que les domestiques guettaient ce sourire...

« N’oublie pas que nous allons au théâtre ce soir.

•– Oh ! sapristi ! j’avais oublié. Il y a un siècle que nous ne sommes allés voir une pièce.

– Oui, n’est-ce pas, je me sens tout excitée.

– Tu ne trouves pas que nous pourrions avoir un tout petit petit extra à dîner ?

(« Tout petit petit » était une expression à elle. Pourquoi semblait-elle si délicieuse quand il l’employait ?)

– Oui, c’est entendu. Tu veux dire du champagne ? »

Elle regarda dans le vague et dit d’une voix lointaine :

« Il faut aussi que je renouvelle les petits fours. »

A ce moment la domestique entra apportant le courrier ; quatre lettres pour lui, trois pour elle. Non, une des siennes était à lui, une petite enveloppe assez malpropre portant au dos un cachet de cire.

« Pourquoi as-tu toutes les lettres ? gémit-elle en la lui tendant, c’est très injuste. J’aime tant les lettres et je n’en reçois jamais !

– Oh ! j’aime bien cela ! dit-il Comment oses-tu conter des énormités pareilles ? Rien de plus rare pour moi que de recevoir des lettres le matin. C’est toujours toi qui reçois de mystérieuses épîtres de tes anciennes compagnes de pension ou de vieilles tantes fanées. Tiens, prends la moitié de ma poire. C’est une merveille ! »

Elle tendit son assiette.

Les Rutherford ne partageaient jamais leur correspondance. Elle avait voulu qu’il en fût ainsi. Il s’était fortement opposé à cette idée au début, et elle n’avait pu s’empêcher de rire, il s’était tellement mépris sur la raison.

«Bonté divine ! ma chérie., tu peux ouvrir toutes les lettres qui arriveront pour moi à la maison ou lire toutes celles que je pourrais laisser tramer. Je crois pouvoir te promettre...

— Ah ! non, mon chéri, ce n’est pas ce que je veux dire ; je ne te soupçonne pas. » Elle caressa les joues de son mari et l’embrassa rapidement, il avait l’air d’un petit garçon offensé. « Mais tant de vieilles amies de maman m’écrivent, me font leurs confidences, tu sais, me racontent des choses qu’elles ne diraient pas pour un empire à aucun homme. Je sens que ce ne serait pas bien vis-à-vis d’elles »

A la fin il céda : « Je suis vieux jeu, dit-il cependant avec un sourire un peu triste, j’aimerais sentir que ma femme lit mes lettres.

– Mon amour chéri ! je t’ai fait de la peine. » Elle était toute repentante, sans trop savoir pourquoi.

«Bien sûr, j’aimerais lire...

– Non, non, c’est bien, c’est entendu. Nous respecterons le pacte. » Et ils l’avaient respecté.

Il ouvrit l’enveloppe malpropre et commença à lire.

« Allons bon ! dit-il en avançant la lèvre inférieure.

– Quoi donc ? Qu’est-ce qu’il y a ? Quelque chose de terrible ?

– Non... d’ennuyeux... Je serai en retard ce soir.

Quelqu’un veut me voir au bureau à six heures.

– C’était une lettre d’affaires ? Elle parut surprise.

– Oui, pourquoi ?

– Elle ressemblait si peu à une lettre d’affaires. Le cachet de cire et cette écriture si drôle... J’aurais cru que c’était d’une femme plutôt que d’un homme. »

Il se mit à rire. Il plia la lettre, la mit dans sa poche et ramassa l’enveloppe. « Oui, dit-il, c’est curieux, n’est-ce pas, je n’avais pas remarqué. Que tu es fine ! Mais on dirait absolument une écriture de femme. Cet R majuscule par exemple. Il lui tendit l’enveloppe.

– Oui, et ce gribouillis au-dessous j’aurais pensé plutôt une femme peu cultivée...

– Eh bien, dit Hugh, c’est un ingénieur des mines. »

Il se leva, commença à s’étirer et s’arrêta brusquement.

« Ah ! quelle matinée radieuse ! Pourquoi faut-il que je sois obligé d’aller au bureau au lieu de rester à la maison m’amuser avec toi ? »

Il s’avança vers elle et noua ses bras autour de son cou. « Dis-moi cela, petite mignonne.

– Oh !... Elle s’appuya contre lui. Je voudrais bien que tu puisses rester, la vie est mal arrangée pour des gens comme nous. Et puis voilà que tu seras en retard ce soir.

– Tant pis, dit-il. Tout le reste du temps sera à toi, tout entier. Au retour du théâtre, nous ne trouverons pas notre perron couvert d’ingénieurs des mines. » Elle se mit à rire. Est-ce que d’autres ?... était-il possible que d’autres se soient jamais aimés comme ils s’aimaient. Elle pressa sa tête contre lui ; elle entendait le tic tac de sa montre, de sa chère montre !

« Comment s’appellent ces fleurs pourpres, à larges pétales retombants, qui sont dans ma chambre ? murmura-t-il.

– Des pétunias.

– Tu sens tout à fait le pétunia. »

Il la fit lever, elle se serra contre lui.

« Embrasse-moi », dit-il.

Elle avait l'habitude de rester assise au bas de l'escalier pour observer ses derniers préparatifs de départ ; n'est-il pas étrange que l'on puisse trouver si palpitant de voir quelqu'un broser son chapeau, choisir une paire de gants et jeter un dernier coup d'œil dans la glace ronde ?... Il en était de même quand il se rasait. Elle aimait alors se pelotonner sur le petit sofa dur, dans le cabinet de toilette ; elle était aussi absorbée, aussi attentive que lui. Il avait l'air fantastique, on eût dit un pierrot, un masque, avec ces sourcils noirs, ces yeux enfoncés et ces taches de couleur vive aux pommettes au-dessus de la mousse de savon !

Mais cette impression-là n'était pas la plus forte. Non, ce qu'elle éprouvait aussi sur l'escalier pourrait se traduire ainsi : Voici donc mon mari, voici l'homme que j'ai épousé, voici l'étranger qui est venu, traversant la pelouse un après-midi en balançant sa raquette et s'est incliné, en relevant ses manches de chemise. Il n'est pas seulement l'homme que j'aime, mon mari, il est mon frère, mon ami le plus cher, mon compagnon de jeux, et même parfois aussi une sorte de père idéal. Et c'est ici que nous habitons.

Voici sa chambre... et voici notre vestibule. Elle semblait montrer leur maison et le montrer lui-même à l'autre moi, à l'être qu'elle était autrefois avant de le rencontrer. Avec une admiration profonde, avec un respect presque craintif, l'autre moi regardait ce bonheur...

« Est-ce que ça peut aller ? » Il était là debout, souriant, il caressait ses gants. Il n'aimait pas qu'elle lui fit les compliments qu'elle avait si souvent envie de lui faire sur son extérieur. Mais elle crut sentir, ce matin-là, chez lui une nuance de vanité enfantine. Les enfants qui se savent admirés regardent ainsi leur mère.

« Oui, ça peut aller... » A ce moment elle éprouva à son égard une sorte de fierté maternelle ; elle l'aurait presque béni avant de le laisser partir. Elle resta sur le porche, elle songeait : le voilà qui s'en va, l'homme que j'ai épousé, l'étranger qui est venu, traversant la pelouse...

C'était toujours, toujours aussi merveilleux, et même davantage encore peut-être ; la raison en était... Mona rentra dans la maison en courant, elle entra dans le salon et s'assit au piano. Oh ! pourquoi s'embarrasser de raisons

?... Elle se mit à chanter :

*Vois, mon amour, je t'apporte des fleurs*

*Pour charmer ta douleur !*

Mais la joie, une joie ardente, triomphante, vibrait dans sa voix. Sur le mot « douleur », ses lèvres s'ouvrirent dans un sourire si heureux, si affreusement déplacé qu'elle en fut toute honteuse. Elle s'arrêta de jouer, fit demi-tour sur le tabouret et se trouva face à la pièce. Elle remarqua que le salon était tout différent le matin. Comme il avait l'air sévère, distant ! Les fauteuils gris aux coussins couleur de fuchsia, le tapis noir et or, les rideaux de soie d'un vert éclatant auraient pu appartenir à n'importe qui. On eût dit une scène de théâtre quand le rideau est encore baissé.

Elle sentit qu'elle était une intruse et à cette pensée un étrange petit froid la saisit. Il semblait si étrange que quelque chose, ne fût-ce qu'un fauteuil, se détournât d'elle, ne répondît pas à son bonheur :

« Je n'aime pas cette pièce le matin, je ne l'aime pas du tout », pensa-t-elle, et elle monta l'escalier en courant pour aller finir sa toilette. Elle entra rapidement dans leur grande chambre à coucher pleine d'ombre... et se pencha sur les pétunias étoilés...

## UNE MAUVAISE IDÉE

Il m'est arrivé une histoire... une vilaine histoire et je ne sais que faire. Je suis incapable de trouver une issue. Le pire, c'est que je ne parviens pas à regarder la chose en face... vous voyez ce que je veux dire ?... Je me sens dans le pétrin, dans un pétrin effroyable. Je ne suis pas homme à être pris dans une pareille affaire ; ce devrait être évident pour tout le monde. Je ne suis pas un personnage de drame ni de roman, je suis... heu, je savais très bien ce que j'étais jusqu'à hier, mais maintenant, je me sens désemparé.

Oui, c'est le mot, désemparé. Je suis là, assis, je lance des cailloux dans la mer, comme un petit enfant qui a perdu sa maman. Chacun est rentré chez soi depuis longtemps, le thé est pris, il est temps d'allumer la lampe. Il faudra aussi que je rentre à la maison tôt ou tard, je le vois bien, certes. En réalité, le croiriez-vous ? en ce moment même, je voudrais y être malgré tout. Que fait-elle ?... Je parle de ma femme. A-t-elle desservi, ou bien est-elle restée assise, les yeux fixés sur la table, après avoir repoussé les assiettes ? Mon Dieu ! Quand j'y pense, j'ai envie de hurler comme un chien... Vous me comprenez ?...

J'aurais dû savoir que tout était fini, ce matin, quand elle ne s'est pas levée pour le petit déjeuner. Je l'ai compris, en quelque manière, mais je n'ai pas pu regarder en face cette éventualité. J'ai eu l'impression que si je ne disais rien de particulier, si je traitais son malaise comme une forte migraine, si je partais au bureau, à mon retour, ce soir, le nuage se serait dissipé comme par enchantement.

Non, ce n'est pas tout à fait cela ; je me suis senti, un peu comme en ce moment, « désemparé ». Que faire ?... Laisser les choses aller ; je ne trouvais pas d'autre solution. Je lui montai donc une tasse de thé et deux tranches minces de pain beurre, comme je fais lorsqu'elle a la migraine. Le store était encore baissé, elle était couchée sur le dos ; je crois qu'elle avait un mouchoir humide sur le front, je n'en suis pas sûr car j'étais incapable de la regarder, c'était stupide. Elle dit d'une petite voix étrange : « Mets le pot à eau sur la table, veux-tu ? » Je le posai et je demandai :

« As-tu besoin de moi ? » Elle répondit : « Non, je serai tout à fait remise dans une demi-heure. »

Quelle voix !... C'en fut assez pour moi. Je m'esquivai le plus vite possible, je saisis ma canne et mon chapeau accroché au portemanteau et je m'élançai vers le tramway.

Chose curieuse, vous me croirez si vous le voulez, je ne fus pas plus tôt hors de la maison que j'oubliai ma femme et le reste.

La matinée était splendide, douce. Le soleil faisait briller sur la mer des ailes d'argent. C'était une de ces matinées où l'on sent qu'il fera beau et chaud toute la journée. La sonnette du tramway elle-même rendait un son inaccoutumé et les petits écoliers, serrés entre les jambes des voyageurs, portaient des bouquets de fleurs. Je ne sais pas pourquoi... je n'arrive pas à comprendre pourquoi... je me sentais heureux, heureux comme je ne l'avais jamais été, fou de joie. Le vent qui avait été si fort la nuit précédente, soufflait encore un peu et j'avais l'impression qu'elle... l'autre... me touchait. Oui, la caresse du vent éveillait en moi la même impression, exactement. Si je vous disais à quel point je fus pris, vous me croiriez fou. Je me sentais plein d'insouciance... peu m'importait d'arriver en retard au bureau, j'avais envie de faire une amabilité à tous ceux que je rencontrais. Un gamin laissa tomber sa casquette, je la ramassai et la lui tendis en disant :

« Tiens, fiston ! » Bref, j'eus toutes les peines du monde à ne pas me couvrir de ridicule.

Au bureau, il en fut exactement de même. Il me semblait que je n'avais encore jamais vu mes collègues. Quand le vieux Fisher s'approcha de mon bureau et y posa comme d'habitude deux pois de senteur géants, en disant : « Faites mieux, mon vieux, faites mieux ! » je ne fus pas contrarié.

Peu m'importait qu'il fût gonflé d'orgueil à propos de son jardin. Je regardai les fleurs et je dis simplement : « Oui, cette fois vous y êtes. » Il n'y comprit rien et revint cinq minutes plus tard me demander si j'avais la migraine.

Il en fut de même toute la journée. Le soir, je me précipitai vers la maison avec le flot des employés qui rentraient chez eux ; je poussai la barrière du jardin, je vis que la porte du vestibule était ouverte comme toujours, je

m'assis sur la petite chaise, à l'entrée, pour retirer mes bottines. Naturellement mes pantoufles étaient là, ce qui me parut bon signe. Je mis mes souliers sur le porte-chaussures, dans l'armoire, je changeai de veston et je me dirigeai vers la cuisine. Je savais que ma femme s'y trouvait.

Attendez un peu... il est une chose que je ne réussis pas à faire : je ne pus siffler comme de coutume : « Souvent la nuit je m'éveille et je songe que le travail est chose affreuse... » J'essayai, sans succès. J'ouvris la porte de la cuisine et je dis : « Bonsoir. Comment va-t-on ici ? » Mais aussitôt que j'eus prononcé ces mots, et même avant, je sentis que la catastrophe était arrivée. Ma femme était debout devant la table, elle tournait la vinaigrette. Elle leva les yeux et essaya de sourire en disant : « Bonsoir. »

J'eus l'impression d'avoir reçu un coup de massue ! Ma femme était effrayante, il n'y a pas d'autre mot. Elle avait dû pleurer toute la journée. Elle s'était mis un peu de farine blanche sur la figure pour effacer les marques, ce qui la rendait plus affreuse encore. Elle dut voir que je remarquais quelque chose, car elle prit le pot, versa un peu de crème dans le saladier (comme elle fait toujours, vous savez, d'un geste vif, précis, qui lui est particulier) et elle se remit à tourner la salade. Je dis : « Est-ce que ta tête va mieux ? » Mais elle ne parut pas entendre. Elle dit : « Vas-tu arroser le jardin avant ou après le souper ? » Que dire ?...

Je répondis : « Après », et je m'en fus dans la salle à manger ; j'ouvris le journal du soir et je m'assis près de la fenêtre ouverte... heu, je crois qu'en réalité je me cachais derrière le journal.

Je n'oublierai jamais ces minutes-là. Ceux qui descendaient la rue semblaient bien tranquilles. Un homme passa, conduisant des vaches, et moi... je l'enviai. Ma femme allait et venait, puis elle m'appela pour souper ; nous nous assîmes. Je crois que nous avons mangé de la viande froide et de la salade, je ne me souviens pas bien mais il me semble que c'était cela. Nous ne parlions ni l'un ni l'autre. C'est comme un rêve maintenant. Puis elle s'est levée, elle a changé les assiettes et elle est allée chercher le pudding dans l'office. Savez-vous quel pudding elle avait fait ? Oh ! naturellement, cela ne signifie rien pour vous. C'était mon préféré... celui qu'elle ne me faisait que dans les grandes circonstances... un pudding aux rayons de miel...



## VEUVE

Quand ils descendirent pour le petit déjeuner, le lendemain matin, ils se sentaient absolument à l'aise et naturels. Ils étaient roses et frais. L'air froid, entré par les fenêtres de leur chambre, les avait légèrement transis et ils étaient tout disposés à avaler du café chaud.

« Frisquet ! » Ce fut le mot de Géraldine, tandis que de ses doigts roses, fraîchement lavés, elle boutonnait sa veste orange. « Tu ne trouves pas qu'il fait vraiment frisquet ? » A entendre sa voix si tranquille, si naturelle, on les aurait cru mariés depuis des années.

Lui faisait sa raie devant le petit miroir rond, à l'aide de deux brosses (prouesse admirable à contempler pour une femme !). Il répondit, en frappant légèrement les deux brosses l'une contre l'autre : « Ma chérie, es-tu assez couverte ? » A l'entendre, on aurait cru qu'il connaissait par l'expérience des années, l'habitude qu'elle avait de porter, en guise de lingerie, des bouts de tulle retenus par deux épaulettes de satin... Puis ils descendirent déjeuner en courant, riant tous les deux, effarouchant terriblement la timide femme de chambre qui, après en avoir conféré avec la cuisinière, avait décidé de rester invisible jusqu'à ce qu'on la sonnât.

« Bonjour, Nelly, je crois qu'il nous faudra un peu plus de toasts », dit Géraldine en souriant. Elle se pencha sur la table et réfléchit. « Demandez à la cuisinière de nous en faire encore quatre, s'il vous plaît. »

Admirable ! pensa la femme de chambre. En refermant la porte, elle entendit la voix de Géraldine ajouter :

« Je déteste manquer de toasts, et toi ? »

Il était debout devant la fenêtre ensoleillée. Géraldine s'approcha de lui. Elle posa sa main sur le bras de Jimmie et le pressa doucement. Quel plaisir de sentir encore une fois la rude étoffe de ce veston. Ah ! quel plaisir !... Elle la frotta de sa main, la toucha de sa joue, en renifla l'odeur.

La fenêtre donnait sur des parterres de fleurs où se mêlaient les reines-marguerites, les dahlias tardifs aux lourdes fleurs retombantes et les petits

asters aux pétales hérissés. Derrière, s'étendait une pelouse jonchée de feuilles jaunes et au-delà une large allée et un rideau d'arbres dorés, frissonnants. Un vieux jardinier, qui portait des mitaines en laine, balayait l'allée ; il rassemblait les feuilles en un petit tas bien régulier. Puis, son balai sous le bras, il fouilla dans sa poche de veste, en sortit des allumettes et, après avoir creusé un trou dans les feuilles, il y mit le feu.

Une jolie fumée bleue monta dans l'air, comme un souffle, à travers les feuilles mortes. Le tas brûlait, avec calme et régularité, c'était un plaisir de le contempler. Le vieux jardinier s'éloigna à pas lourds et revint portant une poignée de brindilles sèches. Il les jeta sur le tas et resta à côté ; de petites flammes légères se mirent à voltiger.

« Vraiment, dit Géraldine, vraiment, rien n'est si joli qu'un vrai feu qui brûle bien.

– C'est réjouissant, n'est-ce pas ? » murmura-t-il. Et ils s'attablèrent pour leur premier petit déjeuner.

Un peu plus d'un an s'était écoulé depuis ce jour, treize mois exactement. Géraldine était debout devant la fenêtre de la salle à manger, dans la petite maison de Sloane Street. Cette fenêtre donnait sur les jardins entourés de grilles. Le petit déjeuner était fini, il n'en restait plus de traces, la table était desservie... Géraldine avait à la main un gros paquet de lettres auxquelles elle avait l'intention de répondre, confortablement installée auprès du feu. Mais auparavant le soleil d'automne et la fraîcheur l'avaient attirée à la fenêtre. Le rideau d'arbres était idéal ce matin-là.

Jimmie était parti à cheval.

« Au revoir, chéri.

– Au revoir, ma Gerry. » Puis le baiser du matin, rapide et ferme. Qu'il était beau en costume de cheval !...

Elle se le figurait... chevauchant. Géraldine n'avait pas beaucoup d'imagination. Elle se représentait pourtant de la brume, un bruit sourd de sabots, la moustache de Jimmie tout humide. Elle entendit dans le jardin le grincement d'une brouette de jardinier. Un vieillard apparut, sa brouette était chargée de feuilles mortes et un balai gisait en travers. Il s'arrêta, il se mit à

balayer. «Quelles énormes touffes d'iris poussent dans les jardins de Londres, songea Géraldine. Pourquoi ?... » A ce moment, la fumée d'un feu monta dans l'air.

« Rien n'est plus joli, pensa-t-elle, qu'un vrai feu qui brûle bien. »

A ce moment précis, la sonnerie du téléphone retentit.

Géraldine s'assit devant le bureau de Jimmie pour répondre.

C'était le Major Hunter.

« Bonjour, Major. Vous êtes bien matinal !

– Bonjour, Madame. Oui, c'est vrai... (Géraldine fit une petite grimace étonnée. Quelle voix bizarre il avait !)

Mrs. Howard, je vais venir vous voir... tout de suite... je prends un taxi... Ne sortez pas, s'il vous plaît. Et... et..., ajouta-t-il en balbutiant, ne laissez pas sortir les domestiques, je vous prie.

– Comment ?... » Ces derniers mots étaient plus étranges encore que le reste.

Géraldine n'en pouvait croire ses oreilles. Mais il n'était plus là, il avait raccroché l'appareil. « Par exemple !... »

Elle posa le récepteur, prit un crayon et dessina ce qu'elle dessinait toujours quand elle était assise devant une feuille de papier buvard : un petit chat vu de derrière, avec les moustaches et la queue. Géraldine avait dû dessiner ce petit chat des centaines de fois, de par le monde, dans les hôtels et les clubs, sur les tables à écrire des steamers, en attendant à la Banque. Le petit chat était son signe, sa marque. Elle l'avait copié sur une petite fille, à l'école, le trouvant alors admirable, et elle n'avait jamais essayé autre chose. Elle n'était... pas très bonne en dessin. Ce jour-là, le chat était dessiné d'une plume très ferme, ses moustaches elles-mêmes avaient l'air étonné.

« Ne pas laisser sortir les domestiques !... » Jamais encore elle n'avait rien entendu d'aussi étrange ! Elle avait dû se tromper. Elle ne put réprimer un petit ricanement amusé. Et pourquoi dire qu'il allait prendre un taxi ? Et pourquoi, surtout, venir la voir à pareille heure du jour ?...

Mais tout à coup, une idée lui traversa l'esprit comme un éclair. Elle se

souvent que le Major Hunter avait la manie des vieux meubles. Ils en avaient parlé, lors de leur dernier déjeuner, ensemble, au Carlton. Il avait dit quelque chose à Jimmie à propos d'un certain meuble, Jacques Ier ou reine Anne... (Géraldine n'y connaissait rien). Est-ce que par hasard il l'apporterait ?... Mais bien sûr... ce devait être cela. Et la remarque concernant les domestiques s'expliquait. Il avait besoin qu'on l'aidât à porter ce meuble dans la maison. Quel ennui !... Géraldine espéra qu'il allait y renoncer. Vraiment il faut avouer, pensa-t-elle, que le Major Hunter est un peu sans-gêne d'apporter un objet de pareilles dimensions, à cette heure du jour, sans un mot d'avertissement. Il n'est pas tout à fait assez intime avec nous pour se permettre cela. Et aussi pourquoi en faire un tel mystère ?

Géraldine détestait les mystères. Mais elle avait entendu dire que le Major Hunter avait parfois des troubles mentaux depuis l'affaire de la Somme. Peut-être était-ce un de ses mauvais jours ; en ce cas, quel dommage que Jimmie ne fût pas rentré ! Elle sonna. Mullins répondit.

« Mullins, j'attends le Major Hunter ; il sera là dans quelques minutes. Il apporte quelque chose d'assez lourd.

Peut-être aura-t-il besoin de vous pour l'aider. La cuisinière fera bien de se tenir prête aussi. »

Géraldine avait une attitude légèrement hautaine avec ses domestiques. Elle aimait mener les affaires magistralement. Pourtant Mullins eut l'air vraiment surprise. Elle parut hésiter un instant avant de s'en aller. Géraldine en fut grandement contrariée. Qu'y avait-il là de surprenant ?... Quoi de plus simple ? pensait-elle en s'asseyant, son paquet de lettres à la main. Le feu, l'horloge et la plume chuchotèrent bientôt de concert.

Le taxi arriva, faisant grand bruit à la porte. Géraldine crut entendre la voix du chauffeur qui discutait. Il lui fallut un long moment pour fermer son écritoire et se lever de la chaise basse. La sonnette retentit. Elle alla droit à la porte de la salle à manger...

Le Major Hunter était devant elle, en costume de cheval. Il s'approcha d'elle vivement et, derrière lui, par la porte ouverte, elle vit au bas du perron une grande chose grise, c'était une voiture d'ambulance.

« Il est arrivé un accident, s'écria Géraldine vivement.

– Mrs. Howard ! » Le Major Hunter courut à elle ; il tendit une main glacée et serra celle de Géraldine. « Vous serez brave, n'est-ce pas ? » dit-il, suppliant.

Certes, elle serait brave !

« Est-ce sérieux ? »

Le Major hocha la tête gravement. Il dit simplement :

« Oui.

– Très grave ? »

Il leva la tête et la regarda bien en face. Elle ne s'était jamais aperçue avant cet instant qu'il était extraordinairement beau, mais d'une beauté mélodramatique. « C'est on ne peut plus grave, Madame, dit le Major simplement.

Mais... entrez ici, ajouta-t-il précipitamment et il la poussa presque dans sa propre salle à manger. Il faut l'apporter dans la maison... où pouvons-nous ?...

– Peut-on le transporter en haut ? demanda Géraldine.

– Oui, oui, bien sûr... Le Major Hunter fixa sur elle un regard très étrange, très douloureux.

– Dans son cabinet de toilette, dit Géraldine. C'est au premier. Je vais vous montrer le chemin, et elle posa sa main sur le bras du Major.

– C'est bon, Major, dit-elle, je ne vais pas me laisser abattre... » Et elle sourit d'un sourire plein de confiance et de courage.

Au grand étonnement de Géraldine, le Major s'écria en se retournant : « Ah ! mon Dieu !... quel malheur !... »

Pauvre homme ! Il était absolument accablé.

« De l'eau-de-vie, tout à l'heure, pensa Géraldine. Pas maintenant, naturellement. »

Ce fut un moment pénible pour elle, quand elle entendit ces pas mesurés, délibérés, traverser le vestibule. Mais Géraldine comprit que ce n'était pas le

moment de regarder, que cela ne servirait à rien et elle s'abstint de le faire.

« Par ici, Major. » Elle allait devant, de son pas léger, elle monta l'escalier, enfila le corridor. Elle ouvrit toute grande la porte du cabinet de toilette de Jimmie ; tout y respirait la vie et la gaieté. Elle s'écarta pour laisser passer le Major Hunter... les deux brancardiers ; ... alors seulement, elle comprit que ce devait être une blessure du crâne... un accident à la tête, car on ne voyait rien de Jimmie, le drap le recouvrait complètement...

## LE NID DE COLOMBES

Après le déjeuner, Milly et sa mère étaient assises comme d'habitude sur le balcon, devant le salon, et elles admiraient pour la mille et unième fois les giroflées, les roses, le gazon court et brillant sous les palmiers, et les oranges qui se détachaient sur la ligne bleue des vagues, quand Marie leur apporta une carte de visite. Les visiteurs étaient très rares à la villa Martin. Un clergyman, Mr. Sandiman, était bien venu une fois, et il était revenu une seconde fois, avec sa femme, prendre le thé. Mais il s'était passé une chose affreuse. Mère avait dit par inadvertance : « Encore un peu de thé, Mr. Sandybags<sup>1</sup> ? » Comment avait-elle pu se tromper ainsi ? Milly rougissait encore en y pensant.

*1. Imaginons un M. Barbier qu'elle eût appelé M. La Barbe (N.D.T.)*

Et il faut croire qu'il ne leur avait jamais pardonné, car il n'était pas revenu. Aussi cette carte les troublait-elle beaucoup.

Elles lurent : *Mr. Walter Prodger*. Puis une adresse américaine écrite en abrégé, si bien qu'elles ne purent la comprendre. Walter Prodger ? Elles ne connaissaient pas ce nom-là. Mère leva les yeux de la carte et regarda Milly.

« Prodger, chérie ? » demanda-t-elle doucement, comme si elle offrait à Milly une tranche de pudding dont celle-ci n'aurait encore jamais goûté.

Et Milly parut lui tendre l'assiette en retour à la façon dont elle répondit : « Ça ne me dit rien, Mère !

– C'est dans ces cas-là, dit Mère, qui s'énervait un peu, que l'on regrette nos chers domestiques anglais. Si seulement je pouvais dire : « De quoi a-t-il l'air, Annie ? » je saurais si je dois ou non le recevoir. Mais il peut n'être qu'un représentant de commerce, – peut-être qu'il vend de ces appareils américains qui pèlent tout. A moins qu'il ne soit une sorte d'escroc. » Mère frémit à ce petit mot crochu comme si elle venait de se piquer avec ses ciseaux à broder.

Mais alors Marie sourit à Milly et murmura en français :

« C'est un très beau monsieur.

– Qu'est-ce qu'elle dit, chérie ?

– Elle dit qu'il est beau, Mère.

– Eh bien, commença Mère, où est-il donc ? »

Marie répondit : « Dans le couloir, Madame.

– Dans l'entrée ! » Mère se redressa, vivement inquiète.

Dans l'entrée, avec tous ces ravissants petits objets qui ne leur appartenaient pas, répandus sur les tables.

« Faites-le entrer, Marie. Viens, Milly, viens, ma chérie.

Nous allons le recevoir au salon. Oh, pourquoi Miss Anderson n'est-elle pas ici ? » gémit-elle.

Mais Miss Anderson, la nouvelle compagne de Mère, n'était jamais là quand on avait besoin d'elle. On l'avait engagée pour qu'elle puisse apporter du réconfort. Elle aimait voyager, était d'humeur joyeuse, excellait à faire les valises, et ainsi de suite. Et puis, après ce long voyage, une fois installées à la villa Martin, il s'était révélé qu'elle était catholique, et elle passait plus de la moitié de son temps à genoux, à user ses jupes dans des églises froides.

C'était trop...

La porte s'ouvrit. Un étranger très bien habillé, rasé de frais, d'âge moyen, s'inclinait devant elles. Son salut était digne. Milly vit que Mère était favorablement impressionnée et qu'elle répondait par la plus élégante des courbettes. Quant à Milly, c'est une chose qu'elle ne savait pas faire. Elle sourit, intimidée, mais intéressée aussi.

« Ai-je le plaisir, dit l'étranger avec un fort accent américain, et très poliment, de parler à Mrs. Wyndham Fawcett ?

– Je suis Mrs. Fawcett, dit Mère gracieusement, et voici ma fille, Mildred.

– Enchanté de vous connaître, Miss Fawcett. » Et l'étranger tendit brusquement une main froide à Milly qui s'empressa de la saisir avant qu'elle fût retournée d'où elle venait.

« N'allez-vous pas vous asseoir ? dit Mère, et elle fit un geste vers les chaises dorées.

– Merci bien », dit l'étranger.

Il s'assit, solennel, croisa les jambes et, de façon plutôt surprenante, croisa aussi les bras. Son visage les fixait au-dessus de ses bras croisés comme au-dessus d'une grille.

« Milly, assieds-toi, ma chérie. »

Milly prit donc place sur le divan Récamier et du bout du doigt suivit le tracé d'une fleur brodée. Il y eut un silence. Elle vit l'étranger avaler sa salive et Mère ouvrir et fermer son éventail.

Alors, il dit : « J'ai pris la liberté de me présenter,

Mrs. Fawcett, parce que j'ai eu le plaisir de rencontrer votre mari aux États-Unis, lors d'une tournée de conférences, il y a quelques années. J'aimerais beaucoup pouvoir reprendre, – ce que j'espère pouvoir appeler, – le fil de notre amitié. Est-il avec vous actuellement ? Ou l'attendez-vous ?

J'ai remarqué que son nom ne figurait pas dans le journal local. Mais je me suis demandé si ce n'était pas une coutume étrangère, – une façon de donner la préséance aux dames. »

Et là-dessus, il les regarda comme s'il allait sourire.

Mais tout parut soudain bizarre. Les lèvres de Mère se mirent à trembler. Milly serra ses mains entre ses genoux, son regard se durcit sous ses sourcils. Chère petite mère !

Comme Milly l'admira quand elle l'entendit répondre gentiment : « Mon mari est mort depuis deux ans. »

Mr. Prodger sursauta. « Vraiment ? » Sa lèvre inférieure s'avança, son front se plissa. « Je suis absolument désolé, Mrs. Fawcett, j'espère que vous me croirez si je vous dis que je n'avais pas la moindre idée que votre mari fût... décédé.

– Bien sûr. » Mère tapota sa jupe.

« J'espère, dit Mr. Prodger encore plus sérieusement, que je ne vous ai pas

causé trop de peine.

– Mais non, mais non », dit la douce voix.

Mais Mr. Prodger insista : « Vous êtes sûre ? vous êtes bien sûre ? »

A cela, Mère releva la tête et lui donna l'un de ces regards brillants, un peu exaltés, que Milly connaissait bien : « Je ne suis aucunement peinée », dit-elle comme si elle parlait du milieu d'une fournaise.

Mr. Prodger parut soulagé. Il changea de position et poursuivit : « J'espère que ce fait si regrettable ne me privera pas de votre...

– Oh ! mais non. Nous serons enchantées. Nous sommes toujours si heureuses de rencontrer quelqu'un qui... »

Mère frissonna, se secoua, lâcha sa branche ombragée pour sauter sur une branche plus ensoleillée : « Est-ce la première fois que vous venez sur la Riviera ?

– Oui, dit Mr. Prodger. En fait, j'étais à Florence. Mais j'y ai attrapé une bronchite...

– Florence est si humide, approuva Mère.

– Et le docteur m'a recommandé de venir ici au soleil avant de rentrer chez moi.

– Le soleil est si délicieux ici, approuva Mère chaleureusement.

– Il me semble que nous n'en avons pas trop, dit Mr. Prodger d'un air de doute et en serrant les lèvres. J'ai le sentiment d'être resté à l'hôtel un nombre de jours incalculable !

– C'est aussi que l'hôtel est très fatigant », dit Mère, et elle se pencha avec sympathie sur cet homme, seul, dans un hôtel... « Vous êtes seul ici ? » demanda-t-elle gentiment...

On ne sait jamais, il vaut mieux prendre ses précautions. Mais ses craintes étaient sans fondement.

« Oh ! bien sûr que je suis seul », s'écria Mr. Prodger avec plus de vigueur qu'il n'avait parlé jusqu'alors, et il ôta un fil sur la jambe de son pantalon immaculé : quelque chose intrigua Milly. Quoi au juste ?

« Le paysage est si beau, dit Mère, que l'on n'éprouve pas vraiment le besoin d'être avec des amis. Je disais à ma fille pas plus tard qu'hier que je me sentais capable de vivre ici pendant des années sans sortir de notre jardin.

C'est si beau !

– Vraiment ? » dit Mr. Prodger avec sérieux. Il ajouta : « Vous avez une bien jolie villa ». Et il parcourut le salon du regard : « Et tout ce mobilier ancien est-il authentique, croyez-vous ?

– Je le crois, dit Mère, c'est du moins ce que l'on m'a laissé entendre. Oui, nous aimons notre villa. Mais évidemment elle est un peu grande pour deux, c'est-à-dire pour trois femmes. Ma dame de compagnie, Miss Anderson, vit avec nous. Malheureusement, elle est catholique ; si bien qu'elle est tout le temps partie. »

Mr. Prodger fit un signe de tête comme pour signifier qu'en effet les catholiques n'étaient presque jamais chez eux.

« Mais j'aime avoir de la place, continua Mère, et ma fille aussi. Nous aimons avoir de grandes pièces, et le plus possible, – n'est-ce pas, Milly ? »

Cette fois Mr. Prodger regarda Milly et dit aimablement : « Certes, la jeunesse aime courir d'une pièce à l'autre. »

Il se leva, mit une main derrière son dos, que l'autre main alla rejoindre, et s'approcha du balcon.

« Vous avez vue sur la mer », observa-t-il.

Elles avaient dû s'en apercevoir car toute la Méditerranée se balançait devant leurs fenêtres.

« Nous aimons beaucoup la mer », dit Mère en se levant aussi.

Mr. Prodger regarda Milly : « Voyez-vous ces yachts, Miss Fawcett ? » Milly les voyait.

« Est-ce que vous savez ce qu'ils font ? » demanda Mr. Prodger.

Ce qu'ils faisaient ? Quelle question ! Milly regarda et se mordit les lèvres.

« Ils font la course ! dit Mr. Prodger et cette fois il lui sourit vraiment.

– Oh, évidemment, bredouilla Milly, ils font la course ! » Elle le savait.

« Ça ne leur arrive pas tous les jours », dit Mr. Prodger avec bonne humeur. Et se tournant vers Mère, il se mit en devoir de prendre cérémonieusement congé.

« Je me demande, dit Mère en hésitant et en joignant ses petites mains et en le regardant, si vous accepteriez de déjeuner avec nous, si ça ne vous ennuie pas trop. Cela nous ferait très plaisir. »

Mr. Prodger se montra de nouveau intensément sérieux.

Il parut rassembler ses forces pour faire face à cette invitation : « Mais comment donc, Mrs. Fawcett. J'en serais ravi.

– Je vous remercie, dit Mère chaleureusement ; voyons... nous sommes lundi, – n'est-ce pas, Milly ? Est-ce que mercredi vous conviendrait ? »

Mr. Prodger répondit : « Je serai ravi de déjeuner avec vous mercredi, Mrs. Fawcett. A midi, j'imagine, comme on dit ici.

– Oh non ! Nous restons à l'heure anglaise. A une heure », dit Mère.

Et sur ce, Mr. Prodger se fit de plus en plus cérémonieux et sortit de la pièce à reculons.

Mère sonna Marie pour qu'elle l'accompagnât et un instant après on entendit se refermer la grande porte vitrée.

« Eh bien ! » dit Mère. Elle était tout sourire. Des petits sourires comme des papillons se posaient sur ses lèvres et puis s'envolaient. « Quelle aventure, Milly, crois-tu ? Je l'ai trouvé vraiment très charmant, et toi ? »

Milly fit une petite grimace et se frotta les yeux.

« Bien sûr que tu l'as trouvé charmant, chérie. Et sa conduite a été impeccable. » Mère était évidemment éblouie : « Et il a l'air si net. As-tu remarqué ses mains ? Chaque ongle brillait comme un diamant. Je dois dire qu'il me plaît de voir... »

Elle interrompit sa phrase et s'approcha de Milly pour redresser son col et lui dire :

« J'ai bien fait de l'inviter à déjeuner, n'est-ce pas ? »

Elle se sentait si grande devant sa mère. Elle pouvait la soulever dans ses bras. Parfois, elle le faisait. Mère alors criait comme une souris et donnait des coups de pied.

Mais il y avait longtemps que ce n'était arrivé...

« C'est étrange », dit Mère. Elle eut à nouveau son regard brillant, exalté. « Il m'a semblé que j'entendais Père qui me disait : Invite-le à déjeuner ! Et alors, il y eut une espèce d'avertissement... je pense, à propos du vin. Mais malheureusement je n'ai pas très bien saisi », ajouta-t-elle tristement. Elle posa une main sur sa poitrine, pencha la tête et murmura : « Père est encore si proche ! »

Milly regarda vers la fenêtre. Elle détestait ce genre de manifestation. Mais elle ne pouvait rien dire. De l'autre côté de la fenêtre il y avait le mur et l'éclat argenté du soleil sur les palmiers comme une eau glissante sur des rames d'argent. Milly avait envie de – quoi au juste ? –? envie de s'envoler.

Mais la voix de Mère la ramena au salon, aux chaises, aux divans dorés, aux bougeoirs, aux tables couvertes de fleurs, aux tapisseries passées, aux dragons chinois sur la cheminée et aux deux têtes de Turc dans le foyer qui supportaient les grosses bûches.

« Je pense qu'un gigot serait bien, qu'en penses-tu, chérie ? dit Mère. L'agneau est si tendre en cette saison.

Et les hommes n'aiment rien tant qu'un bon morceau de viande rôtie. Yvonne les prépare parfaitement avec ces petits festons de papier qu'elle met autour. Ça me rappelle quelque chose – je ne sais quoi. Mais en tout cas, ça les rend appétissants. »

Mercredi arriva. Et l'agitation ressentie par Mère et par Milly devant la carte de visite avait gagné toute la villa. Oui, ce n'est pas trop de dire que toute la villa frémissait à l'idée d'avoir un homme à déjeuner. La grosse Yvonne aux pieds plats arriva du marché avec un morceau de gorgonzola si bien fait qu'elle posa son grand panier dans la cuisine pour le faire sentir à Marie.

« J'ai un morceau de gorgonzola, dit-elle en soufflant et en roulant des yeux comme si elle prenait les anges à témoin, un morceau digne d'un prince,

ma belle », et elle lui mit le fromage sous le nez. Marie, qui était délicate, faillit s'évanouir.

« T'imagines-tu, dit Yvonne avec dédain, que j'achèterais un tel fromage pour ces dames ? Jamais de la vie. » Elle dressa un doigt gros comme une saucisse devant son nez et minauda une affreuse imitation de Mère : « Nous n'avons pas de gros appétits, Yvonne. Nous aimons beaucoup les œufs à la coque, les pommes de terre à l'eau et la salade. Ah, bah ! » Elle remonta ses manches et se mit à déballer le contenu de son panier. Au fond, il y avait une bouteille qu'elle mit de côté en disant : « C'est bon pour mes cors. »

Et Marie, s'emparant d'une bouteille de sauternes et la portant dans la salle à manger, murmura : « Et celle-là sera bonne pour les cors de Monsieur ! »

La salle à manger était spacieuse, lambrissée de bois sombre. La cheminée était massive, les chaises sculptées étaient recouvertes de damas rouge. Au milieu de la grande table vernie, il y avait une vaste coupe en verre de forme ovale et ornée de guirlandes dorées. Cette coupe fascinait Marie qui était chargée de la remplir de fleurs fraîches.

Elle lui rappelait irrésistiblement, seule sur la vaste surface de la table, l'image d'une petite tombe. Et un jour, en passant sur la terrasse sous les fenêtres, elle avait eu l'heureuse idée d'arranger les fleurs comme elle l'aurait fait pour l'une de ces dames dans une circonstance tragique. Sa première création avait été terrible. Tombe de Mademoiselle Anderson, pensées noires, muguet, et bordure d'héliotropes.

Elle avait éprouvé un plaisir singulier en tendant le plat de pommes bouillies à Miss Anderson et en contemplant son œuvre au milieu de la table. C'était comme si elle avait offert des pommes de terre à un cadavre.

La Tombe de Madame, au contraire, était presque gaie.

Des petites fleurs folles, moitié jaunes, moitié bleues retombaient sur les bords et au milieu sur un lit de verdure, reposait une grosse rose rouge, Cœur saignant, comme elle l'appelait. Mais cette rose n'avait pas du tout l'air d'un cœur saignant, elle évoquait plutôt Mère au moment où elle sortait d'un bain très chaud.

La tombe de Milly était évidemment toute blanche. Des giroflées blanches, des petits boutons de roses blanches, avec une ou deux branches de buis sur les bords. C'était celle que Mère préférait.

Pauvre innocente ! Marie avait dû se détourner quand elle avait entendu Mère s'écrier : « N'est-ce pas joli, Milly ? »

N'est-ce pas ravissant ? Si artistique, si original ! » Et elle avait dit à Marie en français : « C'est très joli, Marie. Très original. »

Le sourire de Marie était si remarquable que Milly, tout en épluchant sa mandarine, avait dit à Mère : « Je ne pense pas que ton admiration lui fasse plaisir. Ça la gêne plutôt. »

Mais aujourd'hui, l'occasion était si glorieuse que Marie faillit suffoquer quand elle saisit le sécateur.

Tombeau d'un beau monsieur. Il lui était interdit de couper les orchidées autour du bassin. Mais à quoi bon des orchidées, si ce n'est pour de telles circonstances ? Ses doigts tremblaient. Quand elle en eut assez, elle ajouta deux petits rejets de palmiers. Et dans la salle à manger, elle eut la bonne idée de nouer les palmes ensemble avec un fil d'or soustrait aux franges des rideaux. C'était d'un superbe effet.

Marie crut presque voir son beau monsieur, minuscule au fond de la coupe, en habit, un ruban sur la poitrine, et les oreilles blanches comme de la cire.

Ce qui surprit Milly, c'est que Miss Anderson s'inquiétât elle aussi de la visite de Mr. Prodger. Elle arriva au petit déjeuner, en froufrouant, vêtue de sa plus jolie blouse de soie noire, sa blouse des dimanches, avec son triste crucifix qui pendait devant. Milly était seule à ce moment dans la salle à manger. Elle évitait autant que possible de se trouver en tête à tête avec Miss Anderson. Elle n'aurait su dire exactement pourquoi, c'était un sentiment. Elle avait peur que Miss Anderson ne dise soudain quelque chose d'affreusement intime comme : « Milly, croyez-vous en Dieu ? »

« Bonjour, ma chère, dit Miss Anderson, et ses doigts, froids, pâles comme des cierges, passèrent sur la joue de Milly.

– Bonjour, Miss Anderson. Puis-je vous offrir du café ? dit Milly en

s'efforçant de paraître naturelle.

– Merci, chère enfant », dit Miss Anderson, et riant de son rire nerveux et léger, elle ajusta ses lunettes sur son nez et regarda les petits pains : « Est-ce aujourd'hui que vous attendez un invité ? » demanda-t-elle.

Pourquoi cette question ? Ne savait-elle pas parfaitement à quoi s'en tenir ? Était-ce à mettre au compte de ses étrangetés ? Ou voulait-elle se montrer aimable ? Miss Anderson était plus qu'aimable, elle était « engageante » ; mais il y avait toujours ce quelque chose de bizarre.

Espionnait-elle ? Miss Anderson froufroulait à travers la maison comme une feuille morte. Tantôt dans les escaliers, tantôt dans les couloirs. Quelquefois la nuit, quand elle ne dormait pas, Milly avait entendu ce froufrou. Est-ce qu'elle épiait par les trous des serrures ? Et une nuit, elle avait même pensé que Miss Anderson avait fait deux trous dans le mur et qu'elle l'observait. Ce sentiment avait été si violent qu'un jour où elle était dans la chambre de Miss Anderson, elle avait regardé la partie du mur d'où elle se croyait observée et là, horreur, il y avait un tableau accroché. Était-il déjà là auparavant ?...

« Un invité ? le pain grillé se cassa en deux sur le mot.

– Oui, dit Milly, je pense que c'est aujourd'hui, et ses yeux d'un bleu de fleur se levèrent vers Miss Anderson et la regardèrent vaguement.

– Cela va faire un petit changement dans notre petite société, dit la voix engageante.

– J'avoue que la société des hommes me manque.

J'en ai eu dans ma vie. Je pense que les femmes laissées à elles-mêmes sont un peu... hem-hem » et en prenant de la confiture, elle en ût tomber sur la nappe.

Milly mordit à pleines dents son petit pain. Il n'y avait rien à répondre à ça. Mais comme elle se sentait jeune à côté de Miss Anderson ! Elle lui donnait envie de faire des farces, de verser du lait sur sa tête.

« Les femmes laissées à elles-mêmes, reprit Miss Anderson, sont un peu trop limitées.

– Pourquoi ? dit Milly piquée.

– Je pense, dit Miss Anderson, en ôtant ses lunettes, que c'est faute de pouvoir discuter politique.

– Oh, politique ! s'écria Milly. Je hais la politique. Père disait toujours... » Mais elle coupa court et rougit. Elle ne voulait pas parler de son père à Miss Anderson.

« Oh ! regardez ! Un papillon ! s'écria Miss Anderson vivement. Regardez comme il est joli ! » Ses propres joues se colorèrent à la vue du si joli papillon qui voletait audessus de la table étincelante.

C'était une charmante attention de la part de Miss Anderson, – tellement charmante. Elle devait avoir compris que Milly ne voulait pas lui parler de son père. Milly sourit à Miss Anderson comme elle ne lui avait jamais souri. Et elle dit de sa voix juvénile et chaude : « N'est-ce pas qu'il est joli ? J'adore les papillons. »

Le matin filait comme le font les matinées à l'étranger.

Mère était presque décidée à venir à table avec son chapeau sur la tête.

« Qu'en penses-tu, Milly ? Penses-tu qu'en tant que maîtresse de maison, c'est ce que je devrais faire ? D'un autre côté, il faut éviter les extrêmes.

– Auquel penses-tu, Mère ? Au champignon ou au pot de confiture ?

– Oh, pas au pot de confiture, chérie. » Mère était habituée aux noms que donnait Milly à ses chapeaux. « Je ne me sens pas très à mon aise sous un chapeau sans bords.

Et pour te dire la vérité, je ne sais pas encore si j'ai bien fait d'acheter le pot de confiture. Je ne peux pas m'empêcher de penser que si Père me voyait, il serait un peu surpris. Dernièrement, poursuivit Mère, j'ai pensé à le retourner et à en faire un joli petit sac à couture. Qu'en penses-tu, chérie ? Mais ce n'est pas le moment de penser à ça. Viens sur le balcon. J'ai dit à Marie que nous prendrions le café ici. Que penserais-tu d'amener ici le fauteuil à grosses pattes pour Mr. Prodger ? Les hommes aiment le confort, il leur faut du substantiel... Non, pas toute seule, laisse-moi t'aider, mon amour ! »

Quand le fauteuil fut en place, Milly pensa qu'il ressemblait très exactement à Mr. Prodger. C'était « Monsieur Prodger admirant la vue ».

« Non, ne t'assieds pas dedans. Tu ne dois pas faire ça », s'écria-t-elle, arrêtant le mouvement de Mère. Et, la prenant par le bras, elle l'entraîna dans le salon,

Il y eut un froufrou à ce moment et Miss Anderson entra, tout à fait à l'heure pour une fois. Elle avait un numéro du Morning Post à la main.

« J'ai essayé de me rendre compte, dit-elle en désignant le journal du bout de ses lunettes, si le Congrès siégeait actuellement, j'ai fini par m'apercevoir que ce journal était vieux de plus de cinq semaines. »

Le Congrès ! Est-ce que Mr. Prodger s'attendait à ce qu'elles parlent du Congrès ? Mère était terrifiée à cette idée. Le Congrès ! Le parlement américain, évidemment, composé de sénateurs, – des vieillards à barbe grise, en habit et col montant, ressemblant un peu à des missionnaires. Mais elle ne se sentait aucunement compétente.

« Je pense que nous ferions mieux de ne pas nous montrer trop intellectuelles », suggéra-t-elle timidement, craignant de décevoir Miss Anderson, mais craignant plus encore l'autre solution.

« C'est égal, dit Miss Anderson, il est bon d'être prête à tout. » Et au bout d'un silence, elle ajouta doucement :

« On ne sait jamais. »

Et comme c'est vrai ! On ne sait jamais. Miss Anderson et Mère semblaient pénétrées de cette vérité. Elles étaient assises en silence, la tête penchée en avant, réfléchissant.

« On ne sait jamais », dirent les dragons de la cheminée aux têtes de Turc du foyer. On ne sait rien, – rien. Chacun attend les événements comme elles attendaient l'étranger qui avançait en marchant vers elles à travers l'ombre et le soleil sous les platanes, ou en cabriolet peut-être... Un ange passait sur la villa Martin. En cet instant où le silence planait, quelque chose de timide, d'un peu suppliant semblait se lever et s'offrir comme les fleurs dans le salon tendues vers la lumière.

Puis Mère dit : « J'espère que Mr. Prodger ne trouvera pas que le mimosa sent trop fort. Les hommes en général n'aiment pas les fleurs dans les pièces. J'ai entendu dire que ça leur donne parfois le rhume des foins. Qu'en penses-tu, Milly ? Nous devrions peut-être... » Mais elles n'eurent pas le temps. La sonnerie de la porte d'entrée retentit, appuyée, prolongée. C'était une sonnerie si posée, si sûre d'elle-même, si peu semblable au petit coup de sonnette habituel, qu'elles furent brusquement ramenées à la solennité du moment.

Elles entendirent une voix d'homme ; la porte se referma. Il était entré. On entendit une canne rouler sur la table. Il y eut un silence, puis la poignée de la porte fut tournée et Marie, manches de mousseline et tablier en forme de cœur, introduisit Mr. Prodger.

Rien que Mr. Prodger après tout ? Mais Milly s'attendait à voir qui au juste ? Elle avait encore le sentiment qu'elle n'aurait pas été surprise de voir quelqu'un de tout à fait différent quand elle s'aperçut que ce n'était plus le même Mr. Prodger. Il était plus élégant que jamais ; brossé, peigné, astiqué. Les oreilles que Marie avait imaginées blanches comme de la cire étincelaient comme un émail rose. Mère fit des frais à sa façon ; elle espérait tant que la chaleur ne l'avait pas trop éprouvé en chemin... il est vrai que l'on n'était pas encore en plein été pour la poussière. Puis on présenta Miss Anderson. Milly n'avait pas oublié sa fraîche poignée de main, mais elle n'en fut pas moins surprise de la trouver froide comme si elle sortait de l'eau. Puis chacun prit un siège.

« Est-ce votre première visite à la Riviera ? demanda gracieusement Miss Anderson, laissant tomber son mouchoir au bout de ses doigts.

– En fait, oui, répondit posément Mr. Prodger qui croisa les bras, j'étais à Florence il y a peu de temps mais j'y ai attrapé une bronchite...

– Florence est tellement... » commençait Mère quand le gong de bronze qui luisait comme un soleil tombé dans l'ombre du hall, se mit à vibrer. Ce fut d'abord comme un sourd murmure qui se gonfla, s'amplifia, pour exploser enfin sous les doigts triomphants de Marie. Ils n'avaient jamais encore accompli une telle performance. Mr. Prodger était tout attention.

« C'est un gong admirable, remarqua-t-il, appréciateur.

– Nous pensons que cela nous apporte une note exotique, dit Mère, nos modestes repas en prennent une saveur orientale. Est-ce que nous... »

Leur hôte se tenait à la porte, le buste penché en avant.

« Tant de gentlemen et seulement une femme, murmura Mère. Ce que je veux dire, c'est que les rôles sont renversés. Viens, Milly, ma chérie », et elle ouvrit la marche vers la salle à manger.

Les fraîches serviettes furent dépliées et Marie servit l'omelette. Mr. Prodger était à droite de Mère, en face de Milly, et Miss Anderson tournait le dos aux fenêtres. Mais après tout, pourquoi le fait d'avoir un homme à table ferait-il une telle différence ? En fait cela faisait toute la différence. Pourquoi étaient-elles si troublées par la vue de cette grosse main parmi les verres de vin ? Pourquoi ce Ah ! Ah ! de plaisir anticipé changeait-il jusqu'à l'aspect de la salle à manger ? Ce n'était pas une pièce qu'elles aimaient d'habitude, elle les écrasait. Elles allaient d'un pas incertain jusqu'à la table blanche, elles avaient un peu le sentiment de s'exhiber. Elles étaient comme ces malheureux clients qui arrivent à l'improviste dans un hôtel chic et à qui l'on sert au petit bonheur ce qui est prêt tandis que les vrais clients sont dans le fond, l'air dédaigneux et sûrs de leurs droits. Et bien que Marie fût incapable d'être autrement que sourde et muette, quel cœur pouvait-elle avoir à servir le moins inspirant des spectacles : trois femmes seules à une table.

Maintenant tout était changé. Marie remplissait leurs verres jusqu'au bord, comme pour les récompenser de quelque merveilleux exploit. Ces timides Anglaises avaient capturé un lion vivant, un vrai, qui sentait légèrement l'eau de Cologne et dont le mouchoir blanc comme neige montrait un peu le bout de l'oreille.

« Il valait bien ça », décida Marie en contemplant les orchidées et les palmes.

Mr. Prodger tâta son assiette chaude.

« Vous ne me croirez peut-être pas, Mrs. Fawcett, dit-il en se tournant vers Mère, si je vous dis que c'est ma première assiette chaude depuis mon départ des États-Unis. J'en étais venu à me persuader qu'il y a deux choses qu'on ne peut avoir en Europe. A savoir une assiette chaude et un verre d'eau froide. Eh bien ! on peut se passer d'un verre d'eau froide, mais moins

facilement d'une assiette chaude. J'étais si découragé que j'ai dit à l'Agence Cook : « Peu importe où je vais. Peu m'importe le prix que je paierai. Mais je veux pouvoir avoir des assiettes chaudes à volonté ! »

Mère, bien qu'apparemment toute sympathie, fut intérieurement un peu étonnée. Elle eut un instant la vision d'un Mr. Prodger qui sonnait à toutes les heures du jour et de la nuit pour avoir des assiettes chaudes.

« J'ai entendu dire que les hôtels américains sont admirablement équipés, dit Miss Anderson.

– J'aimerais beaucoup aller en Amérique, s'écria Milly au moment où Marie posait le gigot devant Mère.

– L'Amérique est certainement un pays admirable, dit Mr. Prodger, avec sérieux. L'Amérique est une grande nation. Qu'est-ce ? Des petits pois ? Très peu, s'il vous plaît. Je n'en mange pas en règle générale. Non, merci, pas de salade, pas avec de la viande qui sort du four.

– Mais pourquoi aimeriez-vous aller en Amérique ? » dit Miss Anderson en se penchant vers Milly, si bien que ses lunettes tombèrent dans son assiette, évitant la sauce de justesse.

La vraie réponse eût été que tout le monde demande à partir n'importe où. Mais le regard de fleur bleue de Milly fixa Miss Anderson avant de répondre : « Parce que j'adore l'ice-cream.

– Vraiment ? » fit Mr. Prodger, et il posa sa fourchette ; il semblait ému : « Ainsi, Miss Fawcett, vous aimez l'ice-cream ? »

Milly tourna ses yeux vers lui.

« Très bien, dit Mr. Prodger, l'air enjoué et recommençant à manger. Il faudra que vous en ayez. Je regrette qu'il ne soit pas possible de vous en faire envoyer. J'aime que la jeunesse ait ce qui lui fait plaisir. Ça paraît juste. »

Quel brave homme ! Encore un peu de gigot ?

Le déjeuner se déroula si agréablement que le morceau de gorgonzola fut sur la table sans qu'il y ait eu un creux. A la vérité, Mr. Prodger était le plus facile des hôtes, il aimait la causette. En général les hommes n'aiment pas le genre de conversation qui convenait à Mère. Ils ne semblent pas comprendre

que ce que l'on dit n'a pas d'importance ; que ce qui importe c'est que la conversation ne s'arrête pas.

Étrange ! Les hommes ignorent cette règle élémentaire.

Ils refusent de voir que la conversation est comme un bébé que l'on apporte et qui passe de l'un à l'autre, et qu'il faut bercer, caresser, choyer si l'on veut qu'il garde le sourire. Quoi de plus simple ? Mais même Père... Mère chassa de sa mémoire des souvenirs qui n'étaient pas assez agréables.

Tout de même, elle ne pouvait s'empêcher d'espérer que Père voyait à quel point ce déjeuner était réussi. Il aimait tant voir Milly heureuse, et elle avait l'air plus animée qu'elle ne l'avait été ces dernières semaines. Elle avait perdu cette expression rêveuse qui, quoique charmante, ne paraît pas tout à fait naturelle à son âge. Peut-être que ce dont elle avait le plus besoin, c'était de pouvoir sortir d'elle-même.

« J'ai été très égoïste .», pensa Mère, se faisant des reproches selon son habitude. Elle posa une main sur le bras de Milly et le serra doucement au moment où ils quittaient la table. Et Marie ouvrit la porte à la figure blanche et à la figure grise, à Miss Anderson dont les yeux de myope semblaient chercher quelque chose, à Mr. Prodger qui, à l'arrière-garde, s'avavançait de l'air satisfait d'un homme qui a bien mangé.

Au-delà du balcon, le jardin, les palmiers et la mer brillaient dans la lumière. Pas une feuille ne bougeait ; les oranges étaient comme des petites mappemondes de soleil.

Il y avait le chant des cigales et le bourdonnement des abeilles qui se réjouissaient à l'avance du plaisir qu'elles allaient trouver dans les chaudes giroflées épanouies. Le bruit de la mer était comme un soupir.

Est-ce qu'il parvenait jusqu'au petit groupe installé sur le balcon ? Les doigts de Mère s'activaient parmi les tasses à café noir et or ; Miss Anderson ramena du salon le siège le moins confortable qu'elle pût trouver et s'y assit.

Mr. Prodger posa sa large main sur la rampe de pierre et dit gravement : « Cette rampe est aussi brûlante qu'elle peut l'être.

– Il paraît, dit Mère, que c'est vers deux heures et demie qu'il fait le plus chaud. Et c'est bien possible.

– Oui, dit Milly en étendant une main sous le soleil, et alors c’est délicieux. Ça vous grille !

– Vous ne craignez donc pas le soleil ? dit Mr. Prodger en prenant la tasse de café que Mère lui tendait. Non, merci, pas de crème. Un seul morceau de sucre. » Et il s’assit en balançant la petite tasse sur son gros genou.

« Non, dit Milly, je l’adore », et elle se mit à grignoter un morceau de sucre.